

L'onde impatiente

Héloïse Pocy

Une expérience de lecture poétique

ISBN 978-2-8399-2305-7

Écrire plus fort.

Pour Sonia et Nicolas

"La vie naît des toutes petites choses."

Alberto Nessi



SIGNETS

Retrouvez grâce au panneau des signets de votre lecteur pdf:

- le **SOMMAIRE** du livre
- la ***MUSIQUE*** de Fiona Daniel
- les **COLLAGES** de Rosalie Vasey
- les **FEUILLES** d'Alina Weber

(Ouverture)

de temps à autre mes anciennes amours
viennent corps et âme
doucement m'habiter
subrepticement me hanter
entièrement m'envelopper

réminiscences de vies antérieures
visages de fantômes intérieurs

qui chantent alors en chœur
des airs nacrés d'ailleurs
qui dansent alors en cœur
des envoûtements secrets
d'ombre et de lumière le creuset

soudain le temps vibre
et je retiens mon souffle

poignant mélange
de joie et de chagrin
de retrouvailles étranges
et d'au revoir lointains

tout est si proche
une part de moi
une autre là
et une autre encore
quelque(s) part(s) ici
de part en part
le temps réconcilié

une présence multiple
surimpression d'esprits

mon regard est triste
mais mon sourire est plein
de tendresse pour ces êtres
qui me peuplent, me plient
et me multiplient
à l'infini
à l'in-fini

à ma respiration le souvenir
suspendu

un sursis
à ma surprise d'avenir

puis le flot me reprend

un soupir exhalé
et les voiles affalées
du temps se regonflent

(S)

* Fiona Daniel: Antienne *

(Registre poétique)

les étoiles en voyage sur la terre

ta main dans ma main
et tout mon corps en résonance

transe

toute raison
abandonnée

le chuchotement de l'Aar

entre un muret de pierre

et un cocon végétal

éprouver l'éternité
dans la tendresse infinie
d'un clapotis de baisers
dans la complétude rassurante
d'un flot d'étreintes

toute contrainte
abandonnée

mes yeux levés se réchauffent à ton regard
pendant que mes mains s'émeuvent
à la fraîcheur des tiennes

mon visage écoute au creux de ton cou
les histoires sourdre de ton pouls
mes lèvres accostées à ta peau
s'abreuver de graves confidences

ta veste déboutonnée met à nu
une pulsation amie sous mes doigts
dans mon oreille
un écho intérieur
la courbe de ton dos
et ton odeur de sucre et de sève

les arches du pont
enjambent notre intimité

tête-à-tue-tête
une chorégraphie à quatre mains
dans les mains
une conversation entre quatre yeux
dans les yeux

un trésor en partage
l'enfance des émotions

le bonheur en multiples de deux

ton souvenir est là-bas

caché dans la pénombre verte
bercé dans les bras d'une rivière
tumulte descendu des sommets

ton souvenir est ici

caché dans la lumière orangée
bercé au creux de mes bras
images d'ailleurs et d'avenirs
entraînées dans les méandres de mes désirs

l'eau joyeuse y chante
sur des rochers adoucis par le temps
l'océan des rêves comme seul confluent

ne plus penser à rien

d'autre

simplement être

au monde

en présence

d'un être

d'un autre

monde

le bonheur en tourbillons aquatiques

simplement être

en présence

de l'être

le bonheur en multiples de deux

les arches du pont
que je ne veux pas traverser

six semaines d'attente
dont deux de silence

je suis la magicienne
venue à ton secours
prise au jeu de l'antienne
de secrets mots d'amour

ton silence un supplice
mon fantasme complice
l'impatience pour vice

je suis ta magicienne
prise à son propre sort
démon de l'absence, tienne
en jeu rien que la mort

la pensée assiégée
par ton spectre piégée
torture à l'apogée

je suis ta magicienne
prise à court de potion
toute incantation, vaine
la pensée pour poison

le pouvoir de mes talismans a disparu
depuis que tes enfers m'ont mangée toute crue
ta magicienne, sortilège déchu, n'est plus

trop-plein d'amour au cœur
devenu au corps une douleur
ma crue que tu endigues
brise-lame de ton inattention

une boule d'angoisse amère
l'amour devenu terrible colère
mon fleuve que tu détournes
estacade de ton irrévérence

sur une voie jalonnée d'indices
nos retrouvailles étrangères
le sceau du demi-mot
à demi-brisé
par la voix des secrets
à moitié dévoilés
si effrayants de conséquences

la peur au ventre

ton absence perpétuée
ton silence encore enduré
ma patience est à bout
mon humanité trop blessée

j'abandonne
je ne t'attendrai plus

et pourtant quand je te vois
encore une fois
une dernière fois
et tu me prends dans tes bras

alors mon cœur résonne si fort dans ma tête
que je sais pourquoi
je t'attendrai

et pourtant ta tendresse
et tes chaussettes trouées

l'avenir commun
est tellement incertain
et surtout si lointain
que je dois pour ma survie
renoncer à toi sans sursis

renoncer
au battement de mon cœur

encore une histoire sabordée
sans que je comprenne pourquoi
la vie injuste et compliquée
sans que je comprenne pourquoi

renoncer
un déchirement intérieur
écartelée par le monde extérieur
qui s'engouffre dans la brèche
béante de mon chagrin

il me reste
à t'offrir cette infinie tendresse
sans aucun autre enjeu
que de t'aider à avancer
sans aucune autre attente
que d'être à nouveau ta magicienne
et d'y trouver mon bonheur
dans le tien

"To know the pain of too much tenderness."

Kahlil Gibran

la force et la douceur de ton étreinte
être simplement chez moi dans tes bras

tes longs regards sans mot dire
être simplement chez moi dans tes yeux

malgré tant de mystère
les preuves de ton affection

le grand silence, encore une fois

ta lune coquelicot m'a brûlé les yeux

le lendemain

je me suis consumée à grand feu

jusqu'aux dernières cendres

le surlendemain

je me suis noyée à grande eau

jusqu'aux dernières larmes

accumulation d'angoisses intérieures

me cernant de toutes parts

déluge soudain d'incontrôlables pleurs

reddition à la panique générale

fatigue

il ne me reste
de nos quelques heures parisiennes
qu'une sorte d'avidité dans tes gestes
une avidité sans plaisir
 sans partage
une avidité à vide

je crois que tu étais perdu en toi

il ne me reste
surtout
de nos premières heures bernoises
que la simple sincérité
d'un clapotis d'eau et de baisers
la seule beauté que tu m'aies montrée

je crois que c'était alors bien toi





(Plein texte)

Je suis l'entredoux.

Je suis le y entre les deux a de mon prénom:

Aya

J'ignore d'où je viens vraiment. J'ai planté mes racines ailleurs que là où je suis née, ailleurs que là où j'ai grandi, avec le sentiment étrange que mes racines avaient toujours été plantées dans cet ailleurs. Cette impression ambivalente d'appartenir à l'ailleurs fait partie de moi.

C'est aussi l'image que l'on me renvoie quand on me rencontre pour la première fois: mon apparence rend mon origine indéterminable, personne ne sait où me caser. Peau trop foncée pour l'Europe, pas assez pour l'Afrique ou le Moyen-Orient, nez trop long pour l'Asie ou l'Océanie... Les hypothèses les plus plausibles me situent au sein d'une généalogie amérindienne, qui n'est que pur fantasme: mes deux parents sont français, un point c'est tout.

De toute façon, depuis toujours, je me sens le plus souvent étrangère à cette planète et à ses humains.

En de rares moments, tout de même, je suis tellement en phase avec l'univers que j'arrive à la limite de la transe pour un rien. Dans ces instants sacrés, je crois de tout mon être à la communauté des âmes humaines, je les sens autour de moi, je peux presque les toucher. Ce n'est plus un ailleurs alors, mais une appartenance profonde.

Une surimpression transcendante de toutes les essences d'ici, de l'être sur terre.

Mon ailleurs est géographique, culturel, scientifique, personnel. Difficile de trouver ma place dans un monde qui n'est pas conçu pour traverser les frontières, de quelque ordre que ce soit. Jeune, c'était ma faiblesse face aux autres. Adulte, c'est devenu ma seule avidité pour la vie. Être convaincue que, quel que soit le lieu, l'époque, le domaine, tous les enjeux sont les mêmes dans leurs nuances, tous liés les uns aux autres.

Une surimpression puissante de toutes les expériences du maintenant, de l'être sur terre.

En ce mois de juin, je pars quelques jours à Berne franchir de nouvelles frontières, découvrir de nouveaux horizons. Une rencontre culturelle entre artistes et scientifiques de tous bords, dénommée Art[e]Science.

C'est dans ce genre d'événements que je me sens le plus à ma place en ce monde, parce qu'au carrefour des sciences et des arts, personne n'est expert et chacun a donc voix au chapitre. Personne n'est présent pour impressionner, plutôt pour être impressionné. Les querelles de chapelle monodisciplinaire n'y ont pas cours. Le défi est au contraire de s'extraire de l'ordinaire et de créer des réseaux là où il n'y en a pas encore, afin de mettre au jour tout ce qui rassemble des mondes traditionnellement, malheureusement, opposés.

C'est là qu'Ethan se présente à moi, une rencontre dans une rencontre.

Il est comme moi un passeur insatiable de frontières. Né quelque part, habitant ailleurs, formé à une discipline, travaillant dans une autre, n'ayant jamais pu se résoudre à choisir entre ses patries, entre sciences et arts, nombres et mots, équations et couleurs.

La conversation est facile. Nous nous trouvons ensemble à plusieurs reprises dans la foule des invités. Son allure dégingandée a quelque chose d'attendrissant, quelque chose de l'Albatros de Baudelaire. Notre discussion reprend à chaque fois comme si elle n'avait jamais été interrompue.

Ethan se tient toujours la tête légèrement penchée d'un côté, le haut du dos voûté, lorsqu'il écoute quelqu'un parler. Sans doute parce que sa haute stature l'oblige à tendre l'oreille vers la source des palabres, mais cela crée surtout à son approche un microclimat d'écoute attentive, attentionnée. Chacun se sent privilégié d'être écouté aussi diligemment.

Un soir, nous finissons dans un bar avec d'autres, qui s'en vont au fur et à mesure. Je me retrouve bientôt assise à côté d'Ethan. Nos genoux se frôlent. Aucun de nous ne l'évite. Les derniers lurons finissent par quitter la soirée, raisonnables à la perspective de la journée de réflexions débridées du lendemain. Chacun regagne son hôtel, des débats plein la tête, des rencontres plein le cœur. Je rejoins moi aussi mon hôtel, tout près des rives de l'Aar.

Le lendemain soir, de nouvelles festivités sont prévues pour égayer le séjour des invités de la rencontre culturelle. Ethan et moi nous joignons aux groupes qui se forment et se déforment au gré des tables et des discussions.

Rapidement, nous entamons un tête-à-tête dans un recoin tranquille, à l'écart des brouhahas. Nous parlons de voyage, de yoga et de bio, comme tout bon bobo qui se respecte, mais aussi d'astronomie et puis surtout de tout et de rien. Je sens cette transe s'emparer de moi, cette sensation qui se saisit parfois de mon être, me fond dans la trame du monde et me fait accéder à quelque chose d'autre de l'humanité. Je parle à Ethan de tout ce qui me passe par la tête, mon âme à nu pour cet inconnu.

Mon corps tremble. Ethan s'aperçoit de mon état et me prend la main. Des secousses passent de ma main dans celle d'Ethan comme un courant électrique.

La main longue et fine d'Ethan, dont je sens les maigres articulations autour de ma paume.

Nous quittons les autres sans rien dire et marchons au hasard de la ville. Notre déambulation s'arrête bientôt derrière le Parlement. Nous nous penchons à la balustrade qui offre un panorama sur l'Aar et toute une partie de la ville nocturne, une petite féerie qui reflète les étincelles dans nos corps.

Ethan pose sa main au creux de mon dos. Il m'embrasse. Je l'entraîne vers un parc tout au bord de l'Aar.

Le plus long et le plus tendre baiser du monde.

les étoiles en voyage sur la terre

ta main dans ma main
et tout mon corps en résonance

transe

toute raison
abandonnée

le chuchotement de l'Aar
entre un muret de pierre
et un cocon végétal

éprouver l'éternité
dans la tendresse infinie
d'un clapotis de baisers
dans la complétude rassurante
d'un flot d'étreintes

toute contrainte
abandonnée

mes yeux levés se réchauffent à ton regard
pendant que mes mains s'émeuvent
à la fraîcheur des tiennes

mon visage écoute au creux de ton cou
les histoires sourdre de ton pouls
mes lèvres accostées à ta peau
s'abreuver de graves confidences

ta veste déboutonnée met à nu
une pulsation amie sous mes doigts
dans mon oreille
un écho intérieur
la courbe de ton dos
et ton odeur de sucre et de sève

les arches du pont
enjambent notre intimité

tête-à-tue-tête
une chorégraphie à quatre mains
dans les mains
une conversation entre quatre yeux
dans les yeux

un trésor en partage
l'enfance des émotions

le bonheur en multiples de deux

ton souvenir est là-bas
caché dans la pénombre verte
bercé dans les bras d'une rivière
tumulte descendu des sommets

ton souvenir est ici
caché dans la lumière orangée
bercé au creux de mes bras
images d'ailleurs et d'avenirs
entraînées dans les méandres de mes désirs

l'eau joyeuse y chante
sur des rochers adoucis par le temps
l'océan des rêves comme seul confluent

ne plus penser à rien
d'autre

simplement être

au monde

en présence

d'un être

d'un autre

monde

le bonheur en tourbillons aquatiques

simplement être

en présence

de l'être

le bonheur en multiples de deux

les arches du pont
que je ne veux pas traverser

Ethan m'invite à son hôtel, mais, troublée par d'autres considérations, je décline l'invitation. Je crains que la précipitation ne gâche ce que nous venons de mettre au jour, persuadée que l'impatience m'a déjà souvent coûté de belles choses. Il me laisse devant mon hôtel en me faisant promettre que le lendemain, je lui ferai découvrir Vevey, mon ailleurs à moi. C'est exactement cela que j'espérais.

Pourtant, le lendemain, Ethan m'annonce qu'il doit repartir chez lui, à Berlin, tout de suite après la clôture de la rencontre culturelle. La déception m'assomme. Nous buvons encore un café ensemble à la gare avant de prendre notre train respectif.

Je parle de nous revoir. Ethan souhaite que nous nous écrivions. Que nous nous écrivions bien. Que nous nous écrivions vraiment.

Il trouve étrange que nous parlions tous deux déjà au futur.

six semaines d'attente
dont deux de silence



L'attente débute par des mots. Des mots que nous avons échangés pendant un mois. J'écris la première, le lendemain de notre au revoir. Je lui demande s'il a fait bon voyage, lui raconte le mien, défait le retour.

"J'ai toujours l'impression en rentrant de plusieurs jours de ce genre d'événement de quitter une sorte de rêve, une vie communautaire et intellectuelle hors de la réalité. Tout est organisé, on peut se laisser entraîner par le groupe sans réfléchir, se laisser dériver sans aucune crainte. On ne fait que discuter, théoriser, découvrir de nouvelles perspectives et de nouvelles personnes, tout est passionnant. Ce serait tellement facile si la vie était toujours comme cela!

Aussi, dans ce genre de rencontres, on ne me demande pas "Ah oui, et tu crées quoi comme habits?" lorsque j'annonce que je suis historienne de la mode. Non, parce que dans ces rencontres, on est assez ouvert d'esprit pour bien écouter ce que je dis sans l'interpréter abusivement. Une historienne coud peut-être une histoire, mais pas nécessairement l'objet de cette histoire.

Et même s'il est vrai que je m'adonne volontiers à la couture, je préfère de toute façon le taire, afin d'esquiver l'inévitable question suivante, qui portera sur un conseil en réparation ou transformation d'un vieux vêtement adoré mais devenu trop étriqué ou trop distendu ou encore troué.

Bref. Le retour à la solitude et au quotidien, aux choses concrètes à faire et aux décisions triviales à prendre est souvent triste et étrange, comme une sorte de jetlag à rattraper."

Je raconte aussi à Ethan mon angoisse du retour au travail, l'angoisse d'appartenir parfois à un autre monde que celui de mes collègues, de me sentir différente, l'angoisse de ne pas réussir à communiquer, dans tous les sens étymologiques de ce terme.

L'angoisse de mener à bien la préparation de notre prochaine exposition sur le thème du papillon comme objet d'inspiration, de réussir à emprunter toutes les pièces maîtresses que nous convoitons dans les collections des institutions à qui nous les avons demandées.

Nous travaillons depuis deux ans sur l'exposition, mais un refus de prêt peut à tout moment impliquer des révisions plus ou moins importantes du projet... À trois mois du vernissage, la préparation d'une exposition se mue généralement en sacerdoce. La *Robe papillon* d'Elsa Schiaparelli et le *Bouquet d'ailes* de Boucheron, nous devons absolument les obtenir.

L'angoisse encore de revenir au pragmatisme de l'urgence et au rond-de-jambisme intéressé, tous deux indispensables pour survivre dans n'importe quel milieu professionnel. Même celui de la culture. Même dans un musée de la mode comme celui où je travaille et que l'on pourrait penser épargné.

L'angoisse, enfin, de me replonger dans la rédaction de ma thèse de doctorat, dans cette solitude effrayante, paralysante. Cette thèse que je traîne comme un boulet depuis trop d'années, qui se vide peu à peu de tout son sens. Je ne suis pas dans le système, pas dans une équipe de recherche, pas assistante et encore moins parmi les membres privilégiés de la "cour" d'un professeur, n'arrive même pas à avoir un bureau sur le campus.

Je suis seule avec mon sujet qui a fini par me sortir par les yeux, au point de les avoir embués de flou à chaque fois que j'ouvre un brouillon de chapitre sur mon ordinateur.

À un moment donné, la question n'est plus:

Mais comment me suis-je embarquée dans une galère pareille?

La question est bien:

Mais pourquoi donc m'obstiner dans cette galère? Qu'est-ce qui m'empêche d'abandonner?

Enfin, je lui parle de l'arrivée de ma plus jeune sœur dans quelques jours. Elle vient travailler avec moi au festival de jazz qui a changé ma vie dix ans plus tôt, qui m'a fait débarquer en Suisse, par hasard, pour ne plus jamais repartir, pas par hasard.

J'ai échoué à l'époque sur les rivages de la Riviera comme du bois flotté, légère de ne rien connaître à rien, blanchie de la quête de vivre enfin quelque chose qui en vaille la peine, un débris en attente du sculpteur perspicace qui détecterait dans les nœuds de mon bois une œuvre à épanneler.

Je me souviendrai toujours du premier regard que j'ai posé sur le Léman. Le lac arborait son vert turquoise de grand beau, rehaussé d'une plume d'argent à la crête de chacune de ses vaguelettes. Les montagnes portaient leur voile de mariée, évaporation raffinée, pendant que les coquelicots explosaient de leur rouge fier et délicat au bord de la voie ferrée, entre Lausanne et Montreux.

Ce jour-là, je suis tombée amoureuse de ce paysage, si impressionnant pour les gens qui n'ont jamais vu de lac ni de montagne de leur vie. Ce jour-là, je suis tombée amoureuse de ses habitants qui se proposaient de m'aider à porter mes bagages ou trouver mon chemin sans même que j'aie besoin de le demander. La vie n'est donc pas qu'agressivité, comme j'avais pu le croire jusque-là dans mon Paris ordinaire.

À force de m'entendre parler du festival, ma soeur a eu envie de tenter aussi l'expérience.

Je glisse à la fin du message :

"ton souvenir peuple mes rêves"

"si j'étais aquarienne, sans hésitation"



Ethan m'écrit le jour suivant un court message en guise de carte postale décrivant son long voyage de retour fait de lectures, de rencontres poétiques inopinées et de théâtre social. Il me dit qu'il m'entend encore dans son oreille "débattre avec passion de questions de jurisprudence avec une voix d'une heure du matin".

Le lendemain, il m'écrit plus longuement. Les quelques jours d'Art[e]Science furent comme un rêve hors du temps pour lui aussi, une expérience intense sur le moment devenant un souvenir incandescent lors du retour au quotidien.

Il se sentait "enfin rentré chez lui, tel l'enfant prodigue", après s'être coupé pendant plusieurs années du milieu intellectuel "sans lequel la vie ressemble à l'Antarctique".

Je lui réponds aussitôt, lui raconte la reprise du travail qui s'est finalement très bien passée.

"Avec ce retour au travail, je me rends compte que c'est en fait une grande richesse de pouvoir passer d'un monde à l'autre tout le temps, tous les jours finalement, entre les disciplines, la théorie et le concret, mais aussi entre la France et la Suisse, entre l'art et l'astrophysique, entre les idées noires et l'euphorie, entre la fragilité et la violence (il paraît que je suis un mélange des deux)."

Je lui fais part de mon appréhension concernant l'hébergement de ma soeur pendant presque trois semaines. Ce n'est pas que nous ne nous entendions pas dans notre sororité (j'ai deux petites sœurs), mais j'ai un besoin vital de solitude et d'espace pour me ressourcer, ce qui semble par avance délicat à mettre en œuvre à deux dans un minuscule studio.

Ava et Ada sont très différentes de moi et je suis la plus indépendante. Oui, je sais, Aya, Ava, Ada... Nos parents s'enorgueillissent de ce jeu de prénoms, qui a pourtant causé des sueurs froides aux professeurs que nous avons eus successivement en commun et nous a valu l'exaspérant surnom de "triplettes" dans chaque cour d'école. Va te démarquer de tes sœurs avec cela!

Et "Oui, il faudra que tu me racontes tes dernières années. D'après ce que je lis entre les lignes, je peux m'imaginer de quoi tu parles, parce que j'ai probablement vécu quelque chose de similaire, bien que plus court, durant tout un hiver, pendant lequel je m'étais aussi complètement coupée du monde, par choix et par accident (parce que c'est un cercle vicieux, qu'on croit maîtriser au début mais qui nous entraîne en fait au fond du trou sans qu'on s'en aperçoive).

J'avais alors commencé à revivre grâce à la rencontre d'une personne qui avait remis un peu, beaucoup même, de magie dans ma vie. Ensuite, tout s'était enchaîné à nouveau pour le mieux. L'instinct de survie qui persiste alors qu'on n'y croit plus, ce coup de pied dans l'eau pour repousser les abysses et remonter à la surface, il n'y a qu'un autre être humain qui puisse le réveiller suffisamment fort lorsqu'il est presque trop tard.

Je ne suis pas très sûre d'où tu en es, mais j'aimerais beaucoup être cette magicienne pour toi, si tu en as besoin, ou simplement envie..."

Et je glisse à la fin du message:

"dans le murmure de l'Aar"

"si j'étais sculptée de papier, sans hésitation"



Quelques jours plus tard, Ethan me décrit ses ennuis dans le bureau d'architectes où il est employé. Dialogue rompu avec son chef, absence de dialogue plutôt. Il a quitté le bureau sans rien dire, serrant les dents de colère. Dilemme entre la sagesse (attendre que le dialogue puisse se renouer) et l'instinct (partir pour de bon en claquant la porte de toutes ses forces).

Il avoue que la tension dans sa vie ne vient pas uniquement du monde professionnel, mais d'un tout dont il essaie de s'affranchir, parfois posément, parfois avec une sorte de furie. Il est impatient de trouver une meilleure voie sur laquelle engager sa vie, qui corresponde à ses valeurs et ses désirs d'accomplissement.

"Une liberté dont j'ai désespérément besoin. Toi, si je parviens à te retrouver."

Il me raconte aussi comment il est tombé par hasard sur la couverture bleue du livre qu'il a traduit pendant deux années entières et me parle de sa dernière traduction de poésie, "combien plus exigeante, parfois carrément cauchemardesque, mais combien plus gratifiante: le rêve du traducteur".

Je le questionne à ce sujet. Et puis, je l'encourage à quitter son poste en gardant la tête haute, à prendre son courage à deux mains pour reconquérir sa liberté. Elle vaut bien de prendre quelques risques en son nom. Lorsqu'on est arrivé au bout des terres, il faut prendre la mer pour accoster un nouveau continent.

Je lui parle du festival de jazz, de ce que j'y fais et de qui j'ai écouté, adoré, du divin Leonard Cohen et de sa version du *Partisan que j'aime tout particulièrement pour ce qu'elle convoque de la liberté.

J'ai casé ma soeur chez une amie. Modes de vie trop différents, incompatibilités d'humeurs passagères.

J'ai une notion bien à moi de l'hospitalité, difficile à adapter dans un studio si l'invité n'y met pas beaucoup du sien, à savoir être une présence qui ne désaccorde pas entièrement mon petit univers pendant trop longtemps. Là, impression d'être complètement envahie au bout de cinq jours.

Encore et toujours la liberté.

"Pour finir ce long message, je ne peux me retenir de te dire: oui, s'il te plaît, retrouve-moi! Je voulais joindre la photographie d'une double page de l'édition originale du recueil *Le temps déborde* de Paul Éluard et la légende

"si je dormais entre les pages d'un livre, sans hésitation"

mais je me suis aperçue que je n'ai plus la photographie... C'est dommage, c'est un des plus beaux livres que j'aie jamais vus, surtout l'exemplaire de la Bibliothèque Kandinsky, contenant le faire-part de décès de Nusch, qui transpose toute la lecture dans une intimité si réelle et si émouvante. Il contient mon poème préféré. Je retournerai le voir! Pour l'instant je laisse cette photographie disparue à ton imagination..."

Je glisse à la fin du message, après mes habituels baisers:

"une rivière de souvenirs
le bonheur en tourbillons aquatiques"

Ethan me conseille en retour *Drôle de ménage* de Cocteau, dont il aurait aimé, comme je voulais le faire pour *Le temps déborde*, photographier une page, n'importe laquelle, et me l'envoyer. Pour le simple bonheur de l'inventivité du récit et de la typographie de cet unique livre de Cocteau pour les enfants.

C'est longtemps après notre histoire que je lirai finalement ce livre, d'étranges péripéties administratives de bibliothèque m'ayant empêché pendant longtemps de consulter l'ouvrage.

Il m'explique les subtilités de son métier de traducteur:

"Chez certains poètes, c'est d'une délicatesse sans nom: les sons, les sens, les images cachées dans les vers sont si puissants et si ouvragés qu'on reste bouche bée devant tant de virtuosité. Parfois, je ne les découvre et les aime vraiment qu'en les traduisant, en immersion profonde grâce au travail sur la langue, alors que ces vers semblaient superficiels au premier regard. Cela relève alors du ravissement.

Malheureusement, je ne trouve pas toujours l'élan dans la langue de destination et cela me fait tourner comme un lion en cage, gaspillant mon énergie à m'éreinter contre des barreaux trop solides bien qu'invisibles. Les vers les plus courts sont finalement les plus ardues à traduire, ils me demandent de véritables acrobaties pour transposer leur fluidité dans une autre langue que celle qui les a fait naître."

Il revient sur la situation à son travail, sa semaine d'absence qui a inversé le rapport de force avec son chef, qui s'est mis à le chercher "avec un enthousiasme tout neuf et très surprenant".

"Une semaine loin de tout semble la réponse à tout. Mais ce n'est qu'une illusion, je le sais pertinemment. Ce n'est que le calme avant la prochaine tempête, malheureusement inévitable. Les derniers jours ont ouvert un fossé de questions trop profondes pour me laisser en paix.

Je n'ai pu savourer un peu de sérénité que tout à l'heure, juste avant de rentrer t'écrire. C'était un expresso plein d'amertume comme il se doit, dégusté dans un parc à l'air plein d'une candide effervescence comme il se doit. Et soudain, cela m'a frappé: le café à la mode berlinoise, démesurément allongé et insipide, est le symbole de ma vie ici.

J'ai pris une résolution, dont ma tasse d'expresso est le témoin: désormais, ce ne sont plus des symboles que je veux m'échiner à trouver, seulement du bon vrai café."

Il ouvre sa dernière phrase sur les deux possibilités de me retrouver à Paris ou bien à Vevey.

Je veux bien sûr qu'il vienne ici, qu'il voie le Léman! Mais Paris conviendra aussi pour nous retrouver, oui. J'y loue dans un immeuble charmant de vieillesse une petite chambre mansardée, que j'habite lors de mes séjours réguliers pour les recherches de ma thèse. Il fera tout aussi bien l'affaire pour mener des recherches amoureuses.

Je rebondis sur le sujet de la traduction et mon expérience bien plus modeste en la matière au musée, de ce que cela fait découvrir sur les mots et les cultures qu'ils représentent. Sur les difficultés souvent à les faire concorder, parce que si les mots sont presque toujours traduisibles, les cultures ne le sont pas si l'on reste trop littéral, ce que certaines personnes ont de la peine à percevoir.

J'explique à Ethan les régions linguistiques suisses et les enjeux identitaires qui leur sont liés. Minorités revendicatrices contre majorité indifférente. Röstigraben, ce concept qui peut faire sourire quand on découvre le système sociopolitique helvétique, mais qui fait rire jaune quand on commence à y être confronté dans les faits, au travail surtout.

Cette barrière linguistique et culturelle n'est cependant pas la plus délicate à appréhender lorsqu'on vient de France comme moi, pire encore, de Paris. Il y a les différences linguistiques entre le français de France et celui de Romandie. Ces différences qui m'enchangent toujours, même après tant d'années en Suisse. Ma collecte jubilatoire de nouveaux mots que je m'empresse de recaser aussitôt entendus:

s'encoubler,
un bobet,
éclaffer,
être tout cougné,
un gougnafier...

Et le café crème français qui se commande ici renversé.

Mais cet enchantement peut se faire malédiction. Quand on me rappelle que je n'aurai jamais tout à fait l'accent d'ici. Quand on s'empresse de faire à tout bout de champ des blagues sur les grèves en France dès qu'on a compris que j'en viens. Quand tout le monde se moque de mon accent indéterminé lorsque je retourne en France et que je n'ai plus nulle part où ma langue ne soit pas étrangère, ni aucune patrie où je n'aie pas besoin de faire office d'ambassadrice d'ailleurs.

"Parmi mes différentes quêtes physiques et spirituelles entamées ces derniers mois, l'une est l'apprentissage de la patience, ce qui est loin d'être facile pour moi. J'ai l'impression que cela fait des années que nous étions tous les deux au bord de l'Aar et pourtant cela ne fait que deux semaines. L'élasticité du temps en fonction des souvenirs et des désirs me stupéfie toujours.

Je crois que j'écris beaucoup trop. J'ai envie que tu me fasses rêver. Mais pour de vrai, j'ai aussi terriblement envie de réalité, envie de te voir, tellement que je pourrais te crier que j'arrive tout de suite, que je prends le premier train, que je laisse tout en plan ici.

Je sais pertinemment que je ne devrais pas dire cela, la passion fait peur, ai-je cru comprendre de mes dernières histoires d'amour. Mais parfois je suis si fatiguée de faire attention à tout ce qu'il faudrait dire ou ne pas dire, faire ou ne pas faire.

J'aimerais que les choses soient simples et que l'on n'ait pas besoin de faire de la stratégie à longueur de journée. J'ai envie que tu m'en dises tellement plus, mais je sais que je dois prendre patience, que je dois respecter ton tempo et ne pas t'imposer le mien.

J'aime rêver de toi et soudain dans une lueur de lucidité, je sais que je me prends à mon propre piège, l'imagination n'est pas seulement un cadeau, c'est aussi un traître. Oui, l'absence a parfois du bon... mais avec modération.

Est-ce que j'efface ce paragraphe? Non, tant pis, je prends le risque, parce que c'est vraiment ce que je ressens. Est-ce que j'efface d'autres paragraphes? Trop fatiguée pour choisir. Je suis passée en quelques minutes du plaisir de te répondre au désespoir sans raison."

Je glisse à la fin du message:

"mes yeux levés:
la douce chaleur de ton regard
mes yeux baissés:
la fraîcheur émouvante de tes mains"

"si j'étais une chanson, sans hésitation"
Émilie Simon: *To the Dancers in the Rain*

Ethan est retourné au travail après "une semaine en cavale" (me demande entre parenthèses si c'est la bonne expression) et propose que nous nous retrouvions à Paris le mois suivant.

Il termine sur le bonheur qu'il éprouve d'avoir reçu une bourse pour achever une traduction, preuve de reconnaissance, mais aussi et surtout promesse de plus de liberté dans sa vie.

Je lui donne tout de suite mes disponibilités pour le rejoindre à Paris. Le mois prochain me semble dans une éternité.

L'apprentissage de la patience.

"Cette nuit au festival, lorsque je suis passée aux toilettes du staff avant de partir, je suis tombée sur une fille qui s'énervait toute seule parce qu'elle était partie en voyage un an et venait de croiser, le premier jour de son retour, son ex qu'elle avait tenté d'oublier.

Et moi, je lui ai parlé sans réfléchir avec ma tête joyeuse et mon esprit désinhibé de fin de belle soirée, lui ai dit d'avancer sans se retourner. Elle était heureuse de trouver à ce moment précis une personne qui lui dise cela, une personne habillée en bleu océan, et elle ne tarissait plus de gratitude.

Cinq minutes qui n'arrivent nulle part ailleurs que dans un festival! Parce que tout le monde peut parler à tout le monde sans même se connaître, que l'on peut se retrouver comme cela sauveteuse improvisée d'une parfaite inconnue simplement en disant ce qu'on pense et en étant habillée en bleu.

Je ne sais pas du tout pourquoi je te raconte cette anecdote. Je me situe à la frontière entre l'inspiration et l'illusion. C'est parfois euphorisant, parfois effrayant. Et je n'ai aucune idée de l'endroit où tu te trouves pour de vrai. Je n'ose pas te le demander.

Mince, je recommence à écrire n'importe quoi! Pourtant, je venais de me promettre de me calmer. Le calme est tout à ré-initier.

Alors je te laisse, mais redis-moi vite pour Paris, s'il te plaît.

Je retiens mes baisers habituels de fin de message. Pour voir."

[D'Aya]

"Je viens de me réveiller.
Mes baisers s'échappent.
Ils sont en cavale comme toi.
J'espère que tu voudras bien les accueillir dans
ta cachette."

[D'Ethan]

"Mais oui, je les ai reconnus, ce sont eux
qui sont venus troubler agréablement mon
sommeil! Bien sûr que je les ai accueillis.
J'allais te demander de les garder à l'abri
avec toi jusqu'à nos retrouvailles, mais qu'ils
partent tout seuls à l'aventure juste pour me
rejoindre, cela me charme encore plus."

On peut dire qu'ils sont arrivés ici en
conquérants.

Les dates pour Paris, je n'oublie pas, loin de là. C'est tellement, tellement simple: j'ai envie de te voir, et vite, le plus vite possible, même. Mais c'est aussi tellement, tellement compliqué. Il y a des moments où le jeu est très subtil. Il y a beaucoup en jeu, tu sais. Beaucoup trop, en fait. J'ai parfois peur de ne pas m'en sortir. Il y a d'autres instants où l'envie devient irrésistible de tout plaquer et de venir te trouver où tu es maintenant,

tout de suite.

Demain, qui sait."

Rentrée du festival peu avant l'aube, je réponds à Ethan dans l'euphorie encore nocturne que je pourrais sauter dans un avion pour venir le voir, s'il disait oui. Mais non, il ne peut pas m'accueillir.

"Ce n'est pas possible, même si le désir est là, je t'assure, Aya. J'ai envie de ta peau caramel et de tes cheveux chocolat. J'ai envie de ton regard noisette et de ta voix violette. Il faudrait que tout explose. Pour que tout se remette en place naturellement, simplement. Retrouver la vérité d'origine. Je crois bien que je n'en suis pas loin.

M'accueilleras-tu si je viens sonner à ta porte sans prévenir?"

[D'Aya]

"Ce soir au concert, j'ai cru apercevoir ta silhouette devant moi dans la foule. Ta longue silhouette vêtue de la même veste de costume que tu portais à Berne, cette veste quelque peu élimée et délavée, que je m'imagine trop portée car article fétiche d'une garde-robe peu fournie.

Et puis en rentrant tout à l'heure, j'espérais déraisonnablement te trouver devant la porte de mon immeuble, puis encore lorsque je montais l'escalier te trouver devant la porte de chez moi. Alors oui, bien sûr, je t'accueillerai si tu arrives sans prévenir, cela va sans dire.

J'espère que mes baisers échappés sont bien arrivés chez toi et que leur tendresse t'aidera à tenir bon en toute circonstance. Ce serait bien que tu laisses cavalier quelques uns de tes baisers vers moi pour qu'ils me tiennent compagnie en ton absence, tu sais...

et ton odeur de sucre et de sève"

Ethan propose la date des retrouvailles. Quelques jours après, il en suggère une autre, retardée d'une semaine, s'étant aperçu que des jours fériés nous offriraient deux journées supplémentaires ensemble.

"Un baiser saute vers toi de la fenêtre par laquelle je me penche..."

[D'Aya]

"J'ai déjà pris mes billets, hier, pas échangeables. Trop fatiguée aujourd'hui. Écris-moi s'il te plaît, raconte-moi n'importe quoi."

Nous perdons deux jours ensemble pour gagner une semaine d'attente, alors tant mieux, répond Ethan. Son message est plus long que d'habitude.

Il raconte les derniers événements du bureau d'architectes, où l'atmosphère est plus légère sans pour autant que les problèmes de fond ne soient résolus. Il quittera son poste à la fin du mois suivant et a négocié ses dernières tâches à accomplir, plus opérationnelles. Il sent déjà le soulagement qui le gagne.

L'esprit un peu plus clair, le regard un peu plus dégagé sur le futur.

Il lit en ce moment des livres de et sur le photographe Chargesheimer. Il parle de tout ce que cela lui évoque de sa propre expérience allemande, en décalé, et de son premier point d'entrée dans ce pays il y a des années de cela: Cologne.

"Prise de contact. Impressionnante. La hauteur massive de la cathédrale en sortant de la gare. La largeur vertigineuse du Rhin à deux pas de là.

Tournée des églises trouvées au hasard de mes déambulations. Moi qui ne suis pourtant pas religieux pour un sou, je m'étais laissé entraîner dans ces antres de calme pour l'oreille et, à ma grande surprise, pour l'âme. J'étais seul et frappé de solitude et encore plus seul. J'y avais trouvé un réconfort que je ne cherchais même pas.

Les églises sont toutes si différentes à Cologne. Dans l'une, j'étais tombé sur une messe que j'avais devinée en l'honneur de la Vierge. Dans une autre pas si loin de là, j'étais tombé sur une installation d'art contemporain.

Et puis il y a le Kolumba. Qui n'est pas seulement une ruine d'église, pas seulement une œuvre architecturale d'aujourd'hui, pas seulement un musée d'art religieux ni seulement une collection d'art contemporain, mais tout cela à la fois et bien plus encore: une expérience aussi extatique que la traduction poétique. Je retourne toujours au Kolumba avec la même jouissance, comme je retourne à la poésie.

J'étais hier à Cologne, juste de passage. Je regardais passer les porte-conteneurs sur le Rhin, je croyais voir des immeubles flottants sur un fleuve-océan, des colosses au milieu des bateaux de croisière ramenés à une échelle lilliputienne et d'autres bateaux encore plus minuscules. Je me voyais rapetissé dans un monde de géants. Le soleil m'a brûlé, à force d'être resté planté devant ce lent ballet de navigation.

Je pensais beaucoup à toi."

Il parle aussi d'un livre de Derrida, qu'il n'arrive pas à résumer clairement pour l'instant, il doit le garder en tête jusqu'à ce que sa pensée ait mûri. Cela me rassure de lire que Derrida ne se résume pas facilement, moi qui ne suis pas allée au-delà d'une vingtaine de pages du seul Derrida que j'aie ouvert (*Sauf le nom*) et n'ai pas encore osé me confronter à mes limites intellectuelles en essayant de le rouvrir... à l'hermétique nul n'est tenu, me suis-je arrangée avec moi-même pour l'instant.

"Es-tu rassasiée de bêtises?", interroge Ethan.

[D'Aya]

"non

encore

écris-moi encore"

[D'Ethan]

"Le tic-tac de mon horloge. Dans la cuisine. J'aime quand, de temps à autre, mon pied se met soudain à battre les secondes. On dirait que c'est pour lui une musique entraînante et irrésistible, minimale. Mais seulement pour lui.

Quand le reste de mon corps s'en aperçoit, amusé, je jette toujours un coup d'œil à l'horloge: son fonds représente une mire d'écran de télévision d'une époque que je n'ai pas connue et chaque fois que je lis "One Moment Please" au bas du cadran, je ne peux m'empêcher de rire. Je ne me lasse pas de la blague et de son côté philosophiquement ironique.

Cela me fait rire de la même manière que les enfants qui gloussent à un gag qu'ils sont les seuls à avoir vu. Comme ma filleule l'autre jour. Les adultes ne décèlent rien d'anormal ni même de remarquable à la même scène, mais les enfants si. Ils ont alors ce rire intérieur et légèrement indéfini où se mêle à la réalité commune une surréalité subjective qu'il n'y a pas besoin d'expliquer.

Te souviens-tu aussi de ce rire de l'enfance?"

[D'Aya]

"Laisse-moi te faire rêver un peu. J'étais assise au bord du lac à trois pas de chez moi, il y a quelques minutes. C'est la pleine lune cette nuit et une traînée dans le lac brillait de son reflet. Un halo de nuages avait pris les teintes jaunes et orangées de la lune, tandis que quelques étoiles parsemaient le reste du ciel noir. Les silhouettes des montagnes, en teintes de noir elles aussi, mais encore plus noires. Les petites lumières partout. J'écoutais avec le ressac des vagues la chanson que je t'envoie, en pensant à toi, bercée par la tendresse que j'ai pour toi... Leonard Cohen: **Come Healing*.

Et soudain, des feux d'artifice ont illuminé le ciel, lancés pour je ne sais quelle raison depuis la ville d'à côté. Avant le calme à nouveau.

Je crois que c'est l'image de mon bonheur en ce moment. Merci pour tes derniers messages. Parfois, j'aimerais tellement entendre ta voix dans mon oreille. Parle-moi encore s'il te plaît."



Fiona Daniel: Bulles



[D'Aya]

"Un autre soir. Je viens de voir la lune se lever au-dessus des montagnes, elle est tellement jaune qu'on dirait une fleur dans la nuit. Tu étais assis à côté de moi, je pouvais presque sentir ta main au creux de mon dos."

[D'Ethan]

"Ta lune était-elle grande et délicate comme ton coquelicot ou bien petite et sucrée comme une primevère? Tu sais: les fleurs de coucou dont on peut arracher la corolle pour sucer le pistil, quand on se promène au bord des chemins? Ta lune.

Cela me fait penser aux vers du poème *Adam's Curse* de Yeats: "A moon, worn as if it had been a shell / Washed by time's waters as they rose and fell". A moon et non *The moon*, comme si chaque fois qu'on voyait la lune, c'était un astre différent.

Une lune. Ta lune. Notre lune.

Mais ce soir, je descends aux enfers pour sauver quelqu'un. Et sans doute d'abord moi-même, pour être honnête. Je ne peux rien t'expliquer de plus parce que je n'ai même pas les mots, mais sache que tu seras le point de repère qui me guidera dans l'escarpement. Tant d'impatience à te revoir.

Des baisers encore des baisers et ma main au creux de ton dos et "

[D'Aya]

"Ma lune était grande et délicate comme un coquelicot, on lui voyait tous ses océans, et je m'y serais bien baignée, car je suis sûre que ses eaux sont tièdes et accueillantes, et pleines de couleurs. Peut-être que tu m'y aurais accompagnée.

Reviens-moi des enfers s'il te plaît. J'espère que tu sauveras cette personne et surtout toi-même, je t'envoie du courage pour y arriver.

Ethan, je t'avoue que l'attente est une torture de plus en plus cruelle, cela m'épuise. C'est bête, n'est-ce pas, je ne devrais rien attendre, patienter sagement en vaquant à mes activités. Mais tu occupes en permanence mes pensées et je n'ai absolument aucune maîtrise là-dessus. C'est bête aussi parce que je te connais à peine et qu'il y a donc une part démesurée de fantasme dans cette attente. J'aimerais te demander de m'écrire aussi souvent que tu le peux, même une ligne, parce que cela calme mon impatience de te lire, et aussi parce que j'ai l'impression de ne pas être la seule à rêver.

Des baisers de lune et de coquelicot."

[D'Aya]

"Dis-moi, es-tu bien remonté sain et sauf des enfers? Cela fait plusieurs jours que je suis sans nouvelle, alors je m'inquiète.

J'ai dormi quinze heures l'avant-dernière nuit, j'étais à bout de force... à ramasser à la petite cuillère. Les trois journées au musée de mercredi à vendredi m'ont vidée, surtout à cause de la préparation de notre prochaine exposition dont le vernissage approche à grandes enjambées. C'est un vrai calvaire. Je n'ai jamais vu de projet aussi chaotique et pourtant j'en ai vu d'autres, je t'assure. Chaque semaine, nous pensons avoir passé le pire et chaque semaine, une nouvelle galère nous tombe dessus. Hier, nous étions à deux doigts du procès avec un grand couturier, c'est affligeant.

C'est le lot de toutes les institutions culturelles de devoir se lancer dans des projets plus gros que leur ventre, afin de trouver des financements qui servent en fait à leur fonctionnement. Et de se retrouver ensuite dans la panade faute de pouvoir réaliser ce qui a été annoncé dans la demande de recherche de fonds.

Donc comme d'habitude, nous nous retrouvons dans l'urgence totale à devoir gérer des énormités hors de la portée de nos ressources réelles. Je me dis de plus en plus souvent que, définitivement, ce n'était pas cela que je prévoyais de faire de ma vie lorsque j'ai entamé mes études d'histoire de l'art.

Mais après une nuit de sommeil réparateur et quelques minutes de trempette au lac, je suis de nouveau optimiste! La gestion de mon impatience s'est nettement améliorée, d'ailleurs.

J'attends l'orage, qui a émis des grondements il y a quelques instants. Il sera une pause bienvenue dans la canicule. Il ne semble pas encore prêt à éclater, le vent ne souffle pas encore assez fort et le lac n'a pas encore pris sa teinte grandiose de tempête, d'un incroyable vert transparent.

J'attends la tempête, et j'attends le calme, et je t'attends, toi.

Des baisers verts d'eau et bleus de ciel."

[D'Aya]

"Ton silence est un supplice."

Ethan sort quelques instants de son silence, m'assurant que celui-ci est nécessaire, mais ne durera plus très longtemps.

"Amène à Paris un peu de ton lac pour le partager avec moi. Je t'attendrai à la gare. Des baisers de patience."

Mais même cette brèche dans le silence ne guérit plus l'insoutenable attente. J'ai atteint les extrêmes limites de ma patience. Aucun baiser de lettres et non de lèvres ne peut plus m'apaiser.

je suis la magicienne
venue à ton secours
prise au jeu de l'antienne
de secrets mots d'amour

ton silence un supplice
mon fantasme complice
l'impatience pour vice

je suis ta magicienne
prise à son propre sort
démon de l'absence, tienne
en jeu rien que la mort

la pensée assiégée
par ton spectre piégée
torture à l'apogée

je suis ta magicienne
prise à court de potion
toute incantation, vaine
la pensée pour poison

le pouvoir de mes talismans a disparu
depuis que tes enfers m'ont mangée toute crue
ta magicienne, sortilège déchu, n'est plus

Dans l'immensité silencieuse, j'ai toute la latitude d'observer les horizons noirs qui se rapprochent, de noter dans un éclair de lucidité que mon état d'agitation intérieure, en contradiction totale avec le calme extérieur de l'absence, ressemble fort à un signe avant-coureur de cyclone.

Car ce ne serait malheureusement pas la première fois que je m'évertuerais à chercher ce qui n'existe pas dans un amour. Non, ce ne serait malheureusement pas la première fois de ces deux dernières années, si je recense les histoires d'amour qui ont vraiment compté, celles où mon cœur s'est mis à vibrer à une fréquence inhabituelle.

Je compte... Ce serait la quatrième fois. Trois répétitions, cela constitue déjà un phénomène préoccupant. On ne peut plus parler de simple coïncidence à ce stade.

Mon amie Ophélie m'a certifié hier soir que je suis sans l'ombre d'un doute dans une phase "Saint-Bernard": l'amour sauveur. Elle affirme aussi, selon ses constatations empiriques, que les histoires d'amour sont un miroir pour nos propres délires. Sauf que je ne vois pas bien ce qu'il y aurait de délirant à soigner chez moi.

Alors s'il s'avère qu'Ethan est la quatrième occurrence de la série...

(L'eau qui dort)

Cet instant transcendant où nos deux corps se sont rencontrés pour la première fois, où une bulle de chaleur nous a coupés du reste du monde, est-ce cela l'éternité? Ne plus exister que dans l'émotion pure, ne plus exister soi-même, ni à deux, mais dans quelque chose de bien plus immense, qui nous dépasse. S'extraire du monde et toucher à l'au-delà.

pure

comme pure émotion

Deux ans auparavant donc, deux ans avant Ethan. Verrée d'amitié. Neuchâteloise cette fois. Après un événement culturel. Déjà.

Yann est l'ami d'une amie. Un grand brun, encore une fois, mais aux yeux bleus et non marrons, un ingénieur en urbanisme, encore un métier des sciences de l'habitation, une histoire de territoire donc. Curiosité, discussion effrénée. Nous rigolons, buvons aussi beaucoup. Le courant passe, l'ivresse monte. Déjà. L'ébauche du scénario est en place.

Je me souviens que nos genoux se touchaient sous la table autour de notre tout premier verre, pendant que nous riions comme si de rien n'était avec tout le monde. Le premier signe des genoux, déjà.

La soirée s'approche de la fin, les gens sont sur le départ. Serais-je offensée s'il me proposait d'aller chez lui, me demande-t-il. Après une seconde d'hésitation, juste pour la forme, je lui réponds dans un sourire que pourquoi pas. Au revoir aux amis dans une liesse alcoolisée.

"Nous, on va traslader la fête autre part."

Chez Yann. Je ne suis plus qu'une émotion, ne suis plus maître de mes paroles ni de mes gestes, qui en deviennent justes, simples et beaux. C'est un être désincarné, une âme au-dessus de moi, qui parle par ma bouche sans que j'aie le temps de réfléchir. La part essentielle et vraie de mon être, sans aucun masque. La part qui rend palpable, palpitant, le cœur de l'humanité.

Je me souviens de ce premier baiser, tendre et posé, avant qu'il ne m'invite à entrer.

Après l'amour, l'étreinte du premier sommeil l'un contre l'autre. Mes yeux se remplissent de larmes. J'attendais un moment comme celui-là si désespérément. Cela faisait des semaines, des mois, que me trottait en tête ma sempiternelle question: mais à quoi ça sert? À quoi ça sert de vivre, de se battre, d'essayer de comprendre, d'y croire encore? Et le bonheur de se rappeler à moi in extremis pour me dire qu'il existe bien en ce monde. Le soulagement de s'éveiller du cauchemar.

C'est lui, Yann, le magicien dont je parlais à Ethan.

c'était simplement une évidence
une rencontre à l'improviste
saisissant soudain tout mon être
abandonné à corps et à cœur
donné sans autre pensée
n'attendant plus rien de la vie
tu m'y as ramenée sans prévenir
j'y suis revenue en larmes secrètes
comme une condamnée
que tu aurais graciée une minute avant la fin
pourtant tu ne sais pas tout cela
toi qui ne cherchais sans doute pas plus
qu'une histoire d'un soir

Yann n'est pas sûr. Histoire d'une nuit? Il hésite. Déclare finalement qu'il aimerait me revoir, avec plaisir. Mais les conditions d'une relation, moi vivant dans une autre ville, lui débordé de travail, ne le rendent pas très enthousiaste.

Il faut surtout commencer à faire connaissance sans la passion de la nuit. L'intimité des mots noue une autre sorte de lien.

Je me souviens d'un matin serein, les yeux éclos au son d'un saxophone à travers les volets clos d'une chambre nouvelle, les papilles réveillées par une tasse fraîche de chocolat au lait.

Nous nous quittons en fin de journée. Un train que je ne peux rater. Rendez-vous est pris pour le vendredi suivant. Un week-end tout entier tout ensemble.

des pensées tendres à la volée
une semaine interminable
à attendre les retrouvailles



Vendredi. L'heure est toujours à l'idylle. Les confidences renforcent la connivence.

Yann avoue qu'il ne sait pas s'attacher, qu'il se sent comme un glaçon. Il n'a jamais été amoureux et attend la princesse charmante avec laquelle il n'y aura plus aucun doute. Arriérés de sentiments à raconter. Il n'a plus envie de briser le cœur des femmes au bout de six mois, alors qu'il n'a aucun reproche à formuler hormis de ne pas être attaché. Mais je ne correspond pas à son idéal. La situation est compliquée. Investissement limité en prévision. Lorsque je lui lance "Mais mon pauvre, je suis déjà attachée!", il éclate en sanglots.

Nouvelle verrée entre amis. Mal à l'aise. Si je ne suis pas sa princesse charmante et qu'il ne fera aucun effort pour nous, toute la relation repose sur mes épaules. La fin s'avance soudain en accéléré et me fait frémir de tristesse.

Plus tard, nous regardons un film très mélancolique et Yann fond en larmes. Cœur de glace, mon œil!

Mais que de pleurs. Déjà.

Un autre réveil. Yann me promet que c'est lui qui viendra me voir la prochaine fois, les hésitations se sont envolées durant la nuit. Il me raconte l'histoire de sa gourmette, qu'il refuse catégoriquement d'enlever même si elle se prend constamment dans mes cheveux.

Il m'explique aussi, en ingénieur qu'il est, la beauté de certaines formules mathématiques qu'il inscrit avec des feutres sur mon corps. L'eau les effacera bientôt.

Mais je revois encore aujourd'hui ces éphémères tatouages de couleurs, parfois quand je prends une douche.

à regard de glacier,
cœur de papier froissé
prince sans parole en l'air,
charmeur sans s'en donner l'air
de bleus tout plein,
de bleu tout vide

attendant le battement de cœur,
celui qui ôte les doutes
le battement de l'émotion,
celle qui déferle et submerge

une gourmette argentée,
ancrée à l'enfance
des formules mathématiques,
enrées sur mon corps
comme une incantation,
un sort à briser

une nuit d'amour sans réfléchir,
l'évidence
amarrée à l'accorde de tes yeux,

je ne te laisse plus filer

quelques heures surprises à l'aventure
arrachées au gris de la vie
colorées du bleu de tes yeux,
du rouge de ton lit
brûlées du feu des corps, du sel des larmes
quelques jours,
 l'euphorie d'une rencontre magique
puis le ressac,
 l'angoisse familière du futur

nos deux corps transfilés
pour quelques bordées
nous tenons le large sans relâche

mes doigts mémorisent encore ton visage
je suis sans ciller ton sillage
les remous de tes confidences
l'écume de la confiance
tu disparais à l'horizon
je repars à la dérive

C'est à Paris que nous nous revoyons: nous y avons tous les deux par hasard des rendez-vous professionnels la même semaine. Paris. Déjà ce rendez-vous. Dans son attitude, je décèle toujours le doute et pourtant cette tendresse pour moi, comme un secret qu'il refuse de s'avouer.

Me revient en tête une image. Je ne sais plus si elle est vraie ou imaginée. Je nous vois sur un trottoir, c'est le moment où, je crois, je vais lui dire que j'aimerais passer cette nuit avec lui. Il me prend dans ses bras soudain et me soulève de terre. Nos visages sont tout proches et il me dit dans un sourire qu'il n'est "pas contre", cette expression si parfaitement suisse de manifester son enthousiasme par une litote.

Le lendemain matin, je lui lis un texte écrit pour lui, lui lis sur un banc près de l'eau, au creux de l'oreille, au cœur de l'agitation urbaine:

À vrai dire, lorsque je te dis "je t'aime
beaucoup
beaucoup",
c'est un euphémisme pour m'interdire
absolument
de dire seulement les trois premiers mots.
Je suis l'inverse de toi:
mon cœur bat la chamade
à la moindre étincelle,
même à la moindre illusion d'étincelle.
Mon cœur aime les émotions,
il est très très têtu, n'obéit jamais,
préfère prendre des coups
plutôt que de renoncer
à se brûler les ailes au plaisir.
Il sait très bien qu'il s'est emballé trop vite,
pour pas grand-chose, ou pas assez,
et que le retour de flamme
sera comme d'habitude,
violent.
Mais impossible de raisonner un cœur pareil.

Ces heures glanées au bonheur
comblent au centuple
le vide laissé derrière tes départs.
Donne-moi le meilleur de toi, je prends tout.
Vivre sur un rêve, sur l'espoir,
est toujours mieux que vivre sur rien.
J'aimerais trouver une petite place dans ta vie,
une place spéciale et rien qu'à moi.
Merci de m'avoir sortie de l'hiver,
emplie d'émotions,
d'un semblant de confiance,
mis des mots sur le bout de la langue
et sous la plume,
mise dans un état second, et même 3e, 4e,
suite de n+1.
J'espère te revoir souvent, amis, amants.
Surtout amis, parce qu'amants seulement
jusqu'à ce que nous trouvions
prince et princesse,
ce qu'on espère dans pas trop longtemps.

Yann me dit que j'ai tout compris. Que j'ai déjà cette place spéciale. Mais qu'il n'est pas le seul homme sur terre...

Un autre jour à Paris, un autre apéro, un autre cercle d'amis.

Je me souviens de son regard fixé sur le mien au milieu de nos amis, pour me dire sans mots "On y va bientôt, d'accord?". Puis il est venu s'asseoir près de moi et je crois bien qu'il a posé sa main dans le bas de mon dos. Ce geste. Déjà.

"Embrasse-moi!"

demande Yann dans un souffle. Cette nuit-là, il trouve enfin la jouissance. Le plaisir se teinte pour moi de victoire. Nous dormons corps à corps. Je me délecte à chaque seconde de sa chaleur, de sa peau, de son odeur, de sa respiration.

Les idées se bousculent dans ma tête toute la nuit. Qu'ai-je délivré en lui pour qu'il trouve désormais le chemin des étoiles? Comment se fait-il que cela ne le retienne pas à moi, quand de mon côté c'est dans l'extase que je tombe définitivement amoureuse, que le corps appelle le cœur et que tout se lie inextricablement? Est-ce parce que la jouissance masculine est plus fade, plus banale?

Lorsque nous nous réveillons, je lui raconte que, quand j'étais petite, à Noël, je me réveillais souvent avant mes sœurs. Comme je voulais ouvrir les cadeaux, mais que je devais attendre que mes sœurs soient levées, je faisais semblant de ne pas faire exprès de faire du bruit pour qu'elles se réveillent. C'est un peu ce que je ressens quand Yann dort à côté de moi. Il éclate de rire. Je me sens tellement bien avec lui que mon cerveau plane.

"Comme la drogue?", demande-t-il. Non, l'amour, c'est mieux, car nous sommes deux et avoir du plaisir plus rendre quelqu'un d'autre heureux, cela fait deux fois plus de plaisir. Il trouve cela très philanthropique et me souhaite sincèrement de trouver un homme de la même espèce que moi.

Je me souviens que je voulais toujours le rejoindre sous la douche, mais qu'il ne voulait jamais.

Grasse matinée sous la couette, enveloppés dans les mélodies de Yael Naim. Je parle à Yann le langage des amoureux, ces mots qu'on ne prononce qu'à deux, cette langue qui s'invente par superposition sur celle que l'on parle communément, dont le sens unique est un univers aussi familier qu'une maison longtemps habitée. Yann me demande si je n'ai pas parlé assez souvent ce langage dans ma vie.

"Non."

Il m'interdit toujours de dire les trois mots.

"Je sais."

Il a les larmes aux yeux en lisant un reportage dans une revue photographique qui traîne au pied du lit.

Il pleure dans les pages et m'interdit de l'aimer.

une île, une escale
accostée par chance
au milieu d'un océan menaçant

il peuple mes pensées
il habite mes rêves
il ensemence mes idées

un amour sans réciproque
mon cœur en plein choc
les émotions s'entrechoquent
il demeure ma terreur

car sans armures j'avance
il ne connaît pas mes cauchemars
d'absence
ce doute que je déteste
de ne pouvoir compter sur sa présence
il demeure ma terreur

car je me perds dans sa mémoire
je me noie dans mes espoirs
je meurs d'en vivre
et je vis d'en mourir

Je dois me rendre à Neuchâtel quelques semaines plus tard pour plusieurs jours. Il n'a pas d'autre créneau de libre pour me voir que le dernier soir avant mon départ, que je ne peux repousser pour cause d'entretien d'embauche le lendemain matin.

Nous mangeons un bout dans son quartier. Tarte aux pommes pour moi, tiramisu pour lui. Il m'annonce de but en blanc qu'il voit quelqu'un d'autre et que notre histoire s'achève ici.

Subite envie de vomir. La tarte aux pommes gît pour toujours dans son assiette.

Je me souviens du miroir en allant aux toilettes. C'est terrible, un miroir. Je me souviens que nous avons marché jusqu'à la gare, que je ne regardais plus rien que les pavés et l'asphalte pendant que Yann essayait de me remonter le moral. Je lui souhaitais simplement que cela marche avec sa nouvelle amie. Les yeux fixés au sol, seul repère, pendant qu'il cherchait à voir ma peine. A quoi bon? J'étais tellement sonnée que j'avais l'impression de m'enfoncer sous terre.

les quelques mots qui manquent

la tarte aux pommes,
en sable dans ma bouche

je t'ai beaucoup touché, dis-tu
je suis une perle de tendresse, dis-tu
je suis une perle d'attraction, dis-tu
une perle qui s'ignore, dis-tu

bien, bien
tout n'est plus qu'illusion
sauf la dernière embrassade

vidée de parole, la dernière heure
assommée, la dernière parole
mon corps d'un coup si chargé
terre de gravité, attiré

mon esprit veut échapper
m'échapper, loin
t'échapper, si loin

mon cœur bat de douleur
me bat, fort
te bat, si fort

une violence
ébranle ma poitrine
suffoque mon souffle

rage de m'être égarée
lèvres contre toi scellées

pourtant le sourire
à tes souvenirs

je t'aime
et je te déteste

je t'aime
ces trois mots qui t'effrayaient tant
je peux te les dire maintenant
qu'ils meurent en naissant sous ma plume
ces trois mots trop précieux
pour rester silencieux

Je ne peux pas m'empêcher d'écrire encore à Yann, lui demander que nous restions amis, que nous nous revoyions. Je vais jusqu'à proposer qu'il me présente sa nouvelle amie, pour la raison, que je trouve excellente sur le moment, que cela me fera tourner la page plus vite de le voir avec elle.

Je passe le lendemain matin l'entretien d'embauche prévu. Si Yann n'avait pas rompu la veille, je n'aurais peut-être pas ressenti aussi puissamment la nécessité de décrocher le poste à tout prix. Un mal pour un bien.

Yann m'a ramenée à la vie, je ne vais pas gâcher cela aussitôt lui parti, ne veux pas me noyer à nouveau sans lui.

Alors j'ai le courage du dernier espoir, l'assurance de celle qui n'a plus rien à perdre et qui mise le tout pour le tout. Il me faut ce poste. Marre des contrats temporaires et des stages sous-payés, voire non payés. Marre de ne pas savoir où je serai le mois prochain. Marre de travailler en solitaire, je veux voir des gens, faire partie d'une équipe, ne plus céder un pouce à la déprime.

Ne pas replonger au fond du précipice de l'hiver précédent, sans autre occupation que cette foutue thèse de doctorat. Une fois de plus serait de trop. C'est désormais une question de vie ou de mort, de revanche sur l'une ou sur l'autre, je ne saurais dire laquelle.

Et j'ai le poste. Celui que j'occupe actuellement, au musée de la mode. J'ai LE poste.

Je me souviens que je n'avais plus rien à perdre et que j'ai tout gagné.

Enfin, j'ai réussi.

Je travaille dans le domaine auquel je me destinais en entamant mes études en lettres, le vaste secteur de la culture, que l'on choisit malgré les avertissements des parents, des professeurs et des amis: cela va être la galère, le pourcentage de ceux qui obtiennent un poste fixe intéressant est infinitésimal et dans tous les cas, on ne gagnera pas bien sa vie.

Bref, si l'on écoute ces Cassandra, ce sont des études pour le plaisir destinées à de grands idéalistes qui devront un jour ou l'autre redescendre sur terre.

Comme je me sens fière aujourd'hui d'avoir déjoué tous ces pronostics défaitistes! Comme je suis fière en pensant à ma mère qui voulait être couturière et a fini employée de bureau par dépit, ne touchant plus de sa vie une bobine de fil ou un échantillon de cotonnade imprimée! Comme je suis fière d'être historienne de la mode lorsque je pense à sa machine à coudre enfermée dans une armoire du salon et que nous n'avons jamais eu le droit de sortir de sa boîte, encore moins d'utiliser!

La revanche.

Mais au fait, la revanche de qui sur qui exactement? Le fruit prend-il vraiment sa revanche en ne tombant pas loin de l'arbre?

quelques bris de cœur plus tard
le temps que la colle prenne

La détestation de soi. J'en reviens encore à ça.
Un soir, un simple regard dans le miroir. Et tout mon désespoir en cascade de larmes. M'ont traversée dans ce regard trois petits mots, des mots qui devraient être encore plus interdits que ceux de Yann: je me déteste. Je me déteste, je déteste mon corps, mes faiblesses de caractère, ma solitude au monde, mon incompréhension de l'humanité. Je déteste cette vie qui avance selon des circonstances si aléatoires, des intuitions si ténues, des coups de chance et de malchance si arbitraires que je ne serai jamais maîtresse de ce destin qui fuit toujours plus loin de moi.

Y a-t-il une solution à ces trois mots "je me déteste", s'il n'y en a pas pour ces trois autres "je t'aime"?

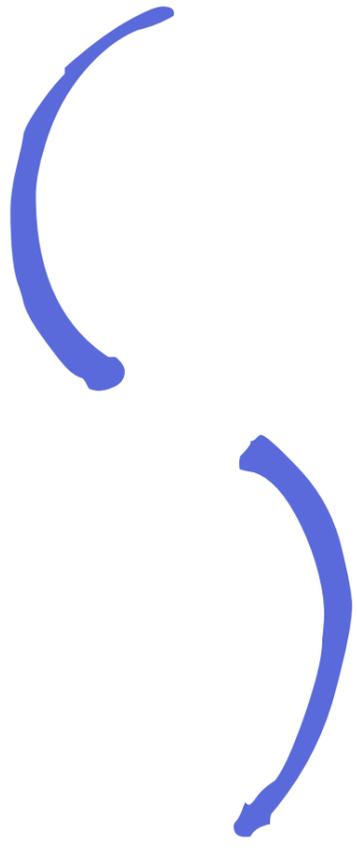
J'ai de plus en plus de bouffées d'angoisse, plusieurs fois par jour et même dans mon sommeil. Comment vais-je tenir le coup? Vais-je réussir à ne pas décevoir tout le monde? À quoi cela sert-il, je me le demande vraiment. À quoi cela sert-il si l'on se sent si seul au monde? Je fais des cauchemars dans lesquels je suis attaquée sans raison et dans lesquels je meurs étonnée. Qu'est-ce que cela signifie? Que je me sens en danger des autres? Que je cherche à être sauvée?

Avant de rencontrer Yann, j'étais déjà en train de crouler sous le poids de ces questions éternellement sans réponse. Il m'a reconnectée avec ma plus profonde motivation, la dernière qui me retient face au vide à chaque fois que je suis au bord du gouffre: les émotions pures et intenses de la rencontre entre les êtres.

Un des éléments qui m'avaient minée l'hiver précédent était le suicide d'une amie d'enfance, acte qui m'avait renvoyée à mes propres envies suicidaires d'adolescente et à la question fatale: qu'est-ce qui m'a retenue, moi, lorsque j'avais quinze ans? Connaître l'amour. J'étais trop curieuse pour abandonner avant d'avoir résolu cette équation finale.

Et qu'est-ce qui me retient aujourd'hui? Rien. Je l'ai résolue, cette équation, depuis bien longtemps maintenant, je l'ai déjà résolue de trop nombreuses fois.

Je pense encore à ces premiers instants dans ses bras: une bulle de chaleur et de tendresse.





Fiona Daniel: Solitude



(Le rouge de la terre)

Benjamin.

Rencontré à une fête d'anniversaire à Morges. Une gueule d'ange aux boucles blondes, dont émane quelque chose d'acérbe qui détonne. Une allure et une personnalité qui en imposent, très sûr de lui, trop sûr pour que ce ne soit pas tout ou partie une façade en trompe-l'œil. La façade s'estompe d'ailleurs à chaque fois que nous nous retrouvons en tête-à-tête au cours de la soirée.

L'alcool et les rires, bien sûr. Et les conversations, avec un humour acide comme particularité à cette bande d'amis. Benjamin tient parfois des propos que je réproouve. Je sens qu'il y a une part de provocation là-dedans, quelque chose de cinglant juste pour se faire remarquer. De deviner ses failles me le rend d'autant plus séduisant.

Un des convives nous demande vers la fin de la fête de confirmer que nous sommes ensemble, Benjamin et moi. Nous démentons en rigolant, mais cette méprise nous emmène encore un peu plus loin dans notre jeu de séduction, puisque maintenant la confusion est officielle. Confusion qui nous conduit inévitablement chez lui.

Je ne veux pas être une fille d'un soir. De son côté, il n'est pas dans une période où il peut s'engager, sa relation précédente l'ayant trop démolie. Il ne sait pas où il en est. Mais il me reverra, oui bien sûr, c'est sûr. Il trouve que je n'ai pas ce masque que tout le monde arbore, que je suis sincère.

Je le préviens à la fin du déjeuner le lendemain matin que je suis déjà trop attachée à lui. Il s'en émeut. Pense que j'ai un cœur d'artichaut. Pour lui, c'est dur d'être sincère, douloureux peut-être. Il n'a connu que des femmes compliquées. Il nous souhaite de bons moments, ne veut pas me faire souffrir. C'est tout ce qu'il peut offrir.

Il m'amène à la gare à la fin de la journée. Une journée pendant laquelle, tout du long, m'ont trotté en tête, déjà, les trois mots interdits, gardés au fond de la gorge, étranglés dans un repli.

Quelques jours plus tard, conversation téléphonique avec Benjamin, une conversation sans aucun blanc qui dure longtemps. Il me raconte plus en détails pourquoi sa vie est déstabilisée, pourquoi aucun engagement n'est possible et seule la nouveauté des relations un plaisir. Il répète qu'il a peur que je m'attache trop à lui. Je suis d'accord pour vivre notre relation sans engagement, mais je ne peux pas le faire sans émotion.

Quelque chose en lui me touche et j'ai envie de découvrir ce que c'est, peu importe si notre histoire doit prendre fin bientôt.

Avoir trop d'amour dans le cœur est une souffrance.

J'aimerais qu'il me laisse exprimer cet amour, simplement parce que cela fait du bien. Je n'attends rien d'autre que de lui donner ce que j'ai dans le cœur et cela l'effraie au plus haut point. Je vois bien que je suis la seule à y croire. Mais la tentation de me brûler les ailes à la flamme de l'amour est toujours aussi irrépressible.

Encore quelques jours plus tard. Je lui fais lire *L'eau qui dort*. Il me conseille d'être égoïste. Il me dit que je mérite mieux que ces histoires.

Quand il se réveille le lendemain matin, je lui demande si je peux lui dire les mots qu'il ne faut jamais dire. Il répond que je vais le faire fuir.

Et il fuit.

Du lit en tout cas.

les trois mots qu'il ne faut jamais dire
toujours sans avenir
dans les couleurs vives
et chaudes de l'automne
les premiers froids de tes yeux
les trois mots qui te font fuir
plus envie de rien seulement
m'enterrer sous les feuilles mortes
murmurer à la terre
les mots d'amour condamnés
avant l'hiver
combler ma bouche entrouverte de terre
étouffée par les mots
me faire tombe muette



Et ce qui devait arriver arrive. Je reçois sans attendre (pour une fois) un message de rupture de la part de Benjamin. Il a pris son courage à deux mains pour mettre fin à une relation qu'il a encouragée, mais doit recadrer par élan de respect envers moi, affirme-t-il. Bien sûr, ce sont les trois mots interdits qui posent problème. Pas leur caractère noble et sincère, non, cela il l'admire, mais leur inadéquation complète avec son état d'esprit.

Il m'a bien avertie dès le début de sa situation transitionnelle et de son impossibilité à tout engagement, même s'il regrette de subir cela et avant tout de le faire subir aux autres. Le décalage entre mon attachement à lui et son absence d'attachement à moi est trop dangereux pour poursuivre l'histoire, même si je prétends le contraire.

Il refuse d'être le pauvre gars perdu qui m'abîmera encore une fois et espère que nous pourrons tisser une relation amicale, une fois que le temps et la distance auront assaini les sentiments.

"Reprends le cours de ta vie sans te retourner sur cette relation malsaine. Merci pour ce que tu as voulu me donner, pardon pour ce que j'ai refusé de te donner en retour."

[D'Aya]

"Je savais que tu allais m'écrire cela depuis samedi matin. Quand tu t'es réveillé et que je t'ai demandé de dire les trois mots interdits, je savais pertinemment que je prenais un risque énorme et que ce serait quitte ou double, bien sûr probablement plus quitte que double. Je crois que j'ai fait exprès, inconsciemment, de prendre ce risque si tôt."

Je demande à Benjamin de le voir une dernière fois d'amour. Avant de devenir amis. Il refuse. Ce que je lui demande est tout réfléchi de ma part. Réfléchi ou hystérique? Je le sens quelque part très confusément, je dois être en train de me faire du mal. Pourtant, ce sont d'excellentes raisons dont je me persuade pour procéder à la flagellation.

J'ai raison, c'est sûr. J'ai raison contre la brusque rigueur d'esprit et d'honnêteté de Benjamin. J'ai raison contre la froideur de ses arguments. Ou bien leur lucidité. J'ai raison contre son absence de besoin de sentiments. J'ai raison contre son refus de baisser les armes. Contre mon échec à lui faire quitter ses armures. J'ai raison, c'est sûr. Alors?

Et maintenant, recoller encore une fois les morceaux.

Je t'aimais, oui, je t'aimais déjà et sans raison.

Et maintenant, je pars pour mon refuge des grandes tempêtes, j'exile mon coeur tout en haut d'une montagne enneigée et fais vœu de silence. Je me fais ermite immobile.

Et je me laisse mourir de froid.

et le coup de fusil de strier l'air
et le cœur de s'arrêter net, liquide
et le corps de s'alourdir, froid
le temps d'admirer la chute, terre

et le coup d'ailes de ne plus porter
et les plumes de s'éparpiller, lentes
et le sol de se rapprocher, vite
le temps d'appeler la chute, terre

oui cette terre écrasée sur mon visage
si seulement elle était réelle
si seulement je ne me réveillais pas
le temps de rappeler la chute, terre

Oui, c'est vrai, c'est incompréhensible, Benjamin n'a pas tort. Comment croire que l'amour puisse se satisfaire d'une histoire d'amants perdus, une histoire de cul, il faut le dire, si le cœur reste toujours débordant? Comment croire quelqu'un qui préfère donner sans retour que de ne rien donner?

Pourtant je sais que c'est possible. Parce que se donner en partage, c'est déjà recevoir, c'est vivre un peu à l'intérieur de l'autre, comme se blottir sous la couette chaude et moelleuse une nuit d'hiver. Et ne pas vouloir se lever le lendemain matin.

C'est la solution de facilité pour Benjamin de refuser de me voir: ne pas prendre le risque d'être confronté aux émotions. Ou à leur absence. Est-ce vraiment pour mon bien, comme il le dit? Mon bien, c'est de le voir. C'est lui qui a peur, pas moi. C'est moi la plus forte, malgré tout. Parce que j'ai le courage de mes sentiments. Jusqu'au bout. L'abandon de soi.

J'ai écrit tout ce que nous avons vécu ensemble, tout, en détail. J'écris un peu comme les archéologues qui font des fouilles d'urgence avant qu'un site ne soit transformé en parking, en autoroute ou en centre commercial. C'est de l'écriture de sauvetage avant destruction imminente de relation.

Je pense à toi. J'ai au cœur le rouge de la terre.

J'envoie à Benjamin ce que j'ai écrit jusque là. J'espère qu'en lisant ces pages, il voudra peut-être me revoir, parce qu'il aura pu mieux me comprendre.

Quelle mauvaise idée!

Benjamin m'écrit quelques jours plus tard que ce compte rendu détaillé de notre histoire l'a blessé. Il se découvre dans mes lignes tout autre que celui qu'il pense être. Il se lit arrogant et manipulateur, alors qu'il s'estime naturel et sensible. Il arbitre les suggestions masquées que j'ai insinuées autant que lui. Il rappelle les mises en garde appuyées contre mon attachement prématuré. Il rappelle la règle du jeu qu'il a énoncée dès le début: aucun engagement. Règle que j'ai enfreinte immédiatement. Il était donc en droit de mettre fin à la partie.

Pas de prolongation, pas de tir au but. Ne pas aiguïser mon insistance, ne pas répondre à mes supplications hors de propos, ne pas entrer dans mon chantage affectif. Fin de partie. Il n'y aura pas de belle, ni de revanche. D'ailleurs, nous avons perdu tous les deux.

Désormais, chacun a présenté son point de vue, aussi sincère l'un que l'autre, aussi vrai l'un que l'autre, aussi partial l'un que l'autre. Aussi dénué de compréhension. Nous étions sur deux longueurs d'onde bien distinctes et avons parlé dans le vide. Désormais chacun est blessé de l'incompréhension de l'autre. Benjamin croit pourtant qu'une amitié sera possible, une fois tout cela digéré.

Bien entendu, je suis atterrée de la situation et lui présente mes excuses sur des lignes et des lignes, lui demande de me pardonner, propose d'effacer le texte, de l'appeler pour m'expliquer, renvoie un second mail, termine dans un troisième... Je suis sincère dans l'effroi et la culpabilité de l'avoir blessé, je suis sincère dans ce pathétique et ce ridicule.

Quelques semaines plus tard, j'ai l'occasion de revoir Benjamin à une soirée. Il me rassure: il n'est pas fâché. Il m'annonce qu'il est avec une autre femme maintenant. Il ne sait pas ce que cela va donner, car il n'est pas amoureux. Mais il est avec elle.

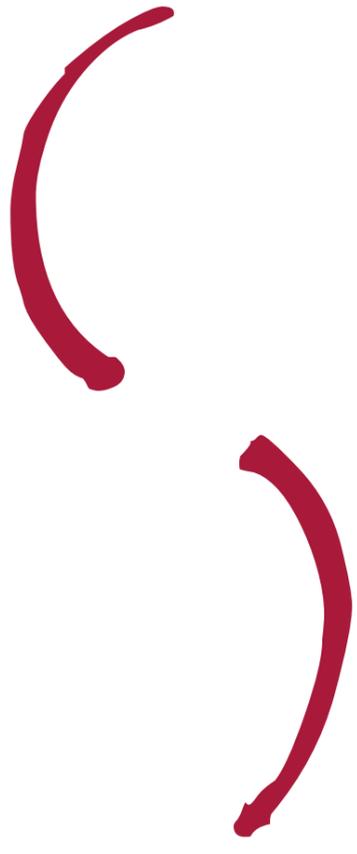
Ce qu'il m'a dit être impossible avec moi est donc devenu possible juste après moi. La dernière claque. Dans le froid et l'émotion qui me font trembler toute. Je ne rentre pas chercher mon manteau. Je veux éprouver le froid extérieur sur ma soudaine congélation intérieure.

L'exacte répétition de l'histoire avec Yann. L'exacte répétition jusqu'à la dernière claque. Le sable de la dernière bouchée de tarte aux pommes dans ma bouche. Le même, à nouveau. Le grand silence qui se creuse dans mon cœur, à nouveau. Le même trou béant dans mon ventre, vidant mon âme de son essence. Muette, à nouveau.

Combien de fois mon cœur devra-t-il s'emplir et se vider de la sorte, se gonfler d'amour, puis se rétracter de douleur?

L'exacte répétition de l'histoire. La répétition de mes erreurs? Je ne le crois pas. J'ai suivi mon cœur, je n'étais que moi-même. Mais Benjamin, était-il lui-même? L'image de lui que je lui ai renvoyée à la figure par mon récit ne lui a pas plu. Pourtant, c'est bien celle qu'il m'a renvoyée. Peut-être qu'elle l'a rendu à lui-même. S'il est maintenant avec une autre femme, peut-être que je l'ai fait redevenir celui qu'il est au fond. Je ne le sais pas, je l'espère.

Benjamin m'avait dit après avoir lu *L'eau qui dort* qu'il souhaitait pour moi qu'un jour proche je vienne lui annoncer "Je suis avec quelqu'un!". Ce serait ma revanche sur ces histoires telles que la nôtre, ma revanche sur lui. Mais c'est lui qui est venu avec cette nouvelle.





(Dans l'or
de tes yeux
me couler)

Aurelio.

Tessinois exilé à Lausanne pour ses études, comme tant d'autres tessinois. Un ingénieur, encore. Décidément. Il y a un café un jour, une bière un autre jour. Ses yeux pétillent d'une incandescence qui m'attire, autant que les insectes un lampadaire. Encore un soir, promenade dans la pénombre d'un parc. Nous nous asseyons sur un banc, entourés d'un feuillage qui forme une bulle autour de nous. Tiens, déjà le cocon végétal!

À la fin d'une de mes phrases, il s'approche soudain de mon visage et m'embrasse d'un baiser tendre et brûlant.

Encore et toujours ce même premier baiser.

J'aime son odeur: celle d'une maison accueillante. Nous parlons un peu en italien. Il me fait la lecture en me demandant de temps en temps si je comprends bien et en m'expliquant les mots que je ne connais pas.

Je lui demande un jour si nous sommes ensemble ou pas. Chat échaudé... Il juge le concept du couple trop plein de compromis pour s'engager tout de suite et préfère attendre quelques semaines avant de se décider.

J'accepte. Les deux précédentes histoires m'ont sans doute enseigné quelques préceptes de patience. Mais, me rendant compte qu'encore une fois, cette nouvelle relation repose entièrement sur mes épaules, je commence à prendre mes distances.

Pourquoi devrais-je accepter la précarité de cette histoire? Je suis sûre que ce n'est pas inéluctable.

Il m'explique encore, lorsque nous nous revoyons, qu'il n'est pas encore remis de sa dernière histoire et vit une phase de transition. Je n'en crois pas mes oreilles d'entendre mot pour mot, pour la troisième fois, ce discours.

Y aurait-il une sorte de syndrome qui frappe la gent masculine en ce moment? Une vulnérabilité aux émotions, une peur d'essayer, un refus de se tromper, un idéal inatteignable. Le syndrome du poisson dans l'océan: tant que la perfection n'a pas été attrapée dans le filet, tout ce qui a été pris est rejeté à la mer sans ménagement, balancé par-dessus bord sans un regard.

Ou alors c'est moi qui arrive toujours au mauvais moment dans les histoires, au moment fragile de la cicatrisation des plaies encore suintantes...

Quoi qu'il en soit, j'arrête brusquement Aurelio en lui disant que je connais déjà la rengaine. Il s'en étonne et j'en ai presque pitié. Il explique n'être plus capable d'écouter son cœur, emmêlé dans des idées contradictoires, avoir perdu l'instinct des bonnes décisions.

Je n'attends plus grand-chose de cette relation à la fin de la conversation. Et pourtant. C'est quand je crois que tout est fini que tout commence en fait.

dans l'or de tes yeux me couler

adagio

je te prends en moi délicatement
si tendrement

donner
à l'amour m'abandonner

ici est la clé de la portée

improvisation en volupté majeure

l'abandon

dans la douceur et le calme

tempo

je dirige d'abord le mouvement
scande la mesure
une invitation à l'arpège

de deux soli au seul duo

andante

soudain transpercée
jusqu'au sommet de la tête
un coup de cymbales
une fulgurance
et puis le plaisir sans plus finir

du contrepoint à l'harmonie

mon ventre pour toi comme une vague
qui t'emmène au large
loin, plus loin

nos corps se répondent
au gré des accords
écrivant la partition de l'extase
sans fin

le ravissement d'une mélodie secrète

l'harmonie

dans la douceur et le calme

crescendo

tu es partout en moi
des pieds à la tête
chaque note de mon corps
partout la puissance en chœur
tous les sens en abyme
l'âme en éveil
l'humanité sublime

forte

où que tu poses tes mains
sur mon ventre
sur mon cœur
sur mon visage
sur mes cuisses
tes baisers dans mon dos
alors une folle énergie
fond en moi sous tes doigtés
mon corps vibre de toutes ses cordes
en multiples points d'orgue

ma tête se remplit d'ailleurs
de bonheur
d'un autre monde
ma peau est un tambour
qui résonne dès que tu l'effleures
entre baisers et morsures
entre étreintes et caresses
ne plus faire qu'un
du duo à l'orchestre symphonique
mon cœur crie en silence
je t'aime, oui à cet instant je t'aime
de tout mon être
je suis à toi et le monde n'existe plus
l'abandon
la beauté
la transcendance
au milieu de la nuit la plénitude

rallentando

quand nous nous détachons l'un de l'autre
un grand sanglot
monte soudain jusqu'à mes yeux

une douleur en mon cœur
crie en silence

je t'aime, oui à cet instant je t'aime
de tout mon être

les trois mots interdits m'assiègent
je ne les dirai pas

quand tu t'endors un grand soupir
s'échappe de ta poitrine
et je vois se former
devant mes yeux hallucinés
une volute de fumée blanche
puis d'autres volutes colorées
ton souffle devenu visible

un grand soupir

dans la douceur et le calme

je sens au creux de ma main ton cœur
et mon cœur en écho dans le tien
et de nos battements je ne sais
lequel bat si fort

ce matin mon cœur est fragile
entre tes mains hésitantes
flottant quelque part entre nous

ce matin la pluie est mon amie

fragile

dans la douceur et le calme

tristesse
l'au revoir est incertain
bonheur
la passion en partage

en silence

mon cœur irradie de chaleur
la pulsation de l'amour
elle me porte aujourd'hui

tu me manques déjà
et pourtant tu es toujours en moi

tu me manques

dans la douceur et le calme

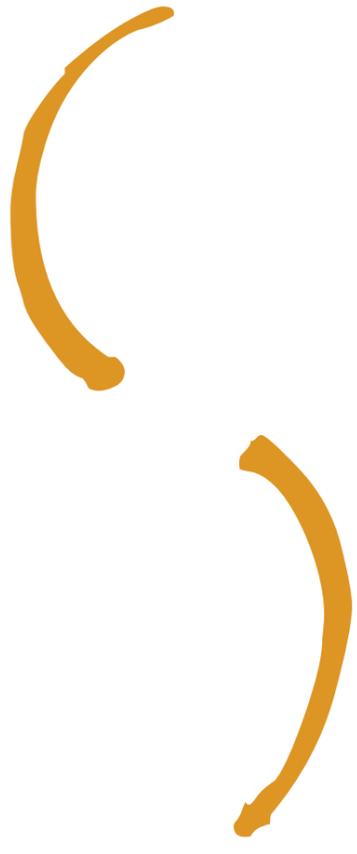
mon corps est en coton
léger et vaporeux
mais si lourd
de l'immense amour qu'il porte
ton odeur jusqu'au soir sur ma peau

Et voilà, je suis amoureuse. Tout en étant déjà étrangement triste d'une fin.

Quelques jours plus tard, Aurelio tombe malade. Je passe chez lui. Juste lui tenir compagnie. Il m'annonce peu après mon arrivée qu'il n'est pas attaché à moi. Qu'il est sur le départ pour un mois au Brésil. Qu'il souhaite savoir ce que je veux faire de cette situation en décalage.

Nous prenons le soleil, allongés par terre, la fenêtre grande ouverte. Les rayons paillentent ses yeux de la couleur de l'or. Je suis triste et ne dis plus un mot. Muette, comme d'habitude, de tristesse. Sentant quelque part que j'ai déjà tout perdu et que cela ne fera plus guère de différence, je lui fais part de mes états d'âme: je survivrai mieux à son absence si nous décrétons la fin avant son départ, quitte à reprendre notre histoire à son retour.

Ce que nous ne ferons pas, je le sais déjà.



Après avoir brassé tous ces souvenirs, je reviens au temps actuel, à Ethan. C'est l'heure de Paris. L'heure de voir si le cyclone s'éloigne en emportant tous mes tourbillons intérieurs pour laisser une chance aux retrouvailles. Ou si l'angoisse de répéter une quatrième fois la même erreur aura raison de nous.

ton train est en retard
je t'attends à la gare

l'attente incommensurable
m'a rendue si fragile
l'attente qui continue d'être interminable

mais enfin!

le vin de glace que tu as amené
ta main qui amène mon visage

mot inventé de confusion :
chenelle = chenille + bretelle = pince à cheveux

je veux te donner à boire de ma bouche
dans ta bouche
mais tu ne me fais pas assez confiance
pour accepter

tu parles en dormant
en anglais
tu prends toute la place dans mon lit

un croissant et trois cafés
le faisceau d'indices assemblé
ton histoire enfin révélée

une librairie canadienne
un restaurant afghan
et un aller-retour de la terre au soleil
suivi de quelques sanglots de peur
de tout gâcher
de n'être qu'une distraction
dans ta phase de transition

tu m'assures que non

du poivre et du café

et puis tu retournes à ton absence affolante
jusqu'au lendemain après-midi



trop-plein d'amour au cœur
devenu au corps une douleur
 ma crue que tu endigues
 brise-lame de ton inattention

une boule d'angoisse amère
l'amour devenu terrible colère
 mon fleuve que tu détournes
 estacade de ton irrévérence

sur une voie jalonnée d'indices
nos retrouvailles étrangères
le sceau du demi-mot
 à demi-brisé
par la voix des secrets
 à moitié dévoilés
si effrayants de conséquences

la peur au ventre

ton absence perpétuée
 ton silence encore enduré
 ma patience est à bout
 mon humanité trop blessée

j'abandonne
je ne t'attendrai plus

et pourtant quand je te vois
encore une fois
une dernière fois
et tu me prends dans tes bras

alors mon cœur résonne si fort dans ma tête
que je sais pourquoi
je t'attendrai

et pourtant ta tendresse
et tes chaussettes trouées

à l'instant où ton joli minois
passe le seuil de chez moi
ma colère s'envole
je n'ai plus qu'un désir
te prendre près de moi
me délecter de ta présence
et tout te donner

tu t'excuses plusieurs fois de ton absence
je ne t'en veux même plus
tu t'excuses de ne pas m'avoir ramené
le croissant matinal promis
ce n'est plus l'heure
et de toute façon
je n'avais pas cru à ta promesse

tu es en train de déconstruire une vie à deux,
ailleurs
tu as besoin de solitude
c'était trop tôt pour nous deux, ici
tu n'as pas réussi à tout lâcher
tu n'aimes pas ne pouvoir tout donner
tu es plein de confusions
tu voudrais y voir clair
entre les sentiments
bons
mauvais
réels
tu veux laisser le naturel décider

tu ne m'oublieras pas?

"impossible
tu m'as déjà donné beaucoup de force"
j'espère que je t'en donnerai encore

ton départ anticipé
tu prends mon visage dans tes mains
et me donnes
deux derniers baisers sur les lèvres
un dernier baiser sur le front
tu me serres une dernière fois dans tes bras
tu murmures un au revoir

je ne dis mot
juste un sourire

[D'Aya]

"Je te souhaite bon voyage, cher Ethan. Mon infinie tendresse t'accompagnera. Même dans le silence. Même dans l'absence. Même, et surtout, dans la solitude."

Rentrée chez moi à Vevey le lendemain, je demande à Ethan si la solitude lui a été bénéfique et lui relate les retrouvailles avec mes sœurs (de passage à Paris elles aussi lorsqu'Ethan et moi y étions), qui me laissent un goût de trop peu, une tristesse à dire au revoir pour repartir loin toute seule.

"Ava et Ada que je n'ai pas vues depuis plusieurs mois et que je ne reverrai pas d'ici plusieurs autres.

Dans le train hier entre Lausanne et Vevey, un jeune homme a demandé, paniqué, si un passager pouvait lui prêter son téléphone pour avertir son père, qui l'attendait en voiture à Lausanne où ils devaient se retrouver. Lorsque le jeune homme était remonté dans le train à Lausanne pour récupérer sa seconde valise qu'il était sur le point d'oublier, la première étant déjà sur le quai de gare, le train était parti avant qu'il n'ait pu redescendre.

Un contrôleur lui a prêté son téléphone et le jeune homme a conclu sa conversation par un "Merci Papa!" émouvant de gratitude.

A cette exclamation, j'ai réalisé que si j'étais dans une situation similaire, je n'aurais pas mon père à appeler, ni ma mère ou mes soeurs. Je me suis dit, les larmes soudain au bord des yeux, que c'est bien agréable et réconfortant d'avoir sa famille tout près. Toute prête à voler à notre secours. Mais que je suis adulte et que je dois me débrouiller toute seule. C'est cela être adulte, je crois: être seule responsable de son existence.

J'ai aussi laissé derrière moi à Paris ton fantôme qui rêvassait encore assis sur mon lit, Ethan. Il était très tranquille. Je l'ai laissé tout seul, je crois que ça lui va comme ça. J'ai retrouvé hier soir mon lac, ses petites lumières et le bruit de l'eau.

Ici, c'est bien chez moi, même quand je suis toute seule."

Mais le lendemain, je ne suis pas bien. En ce jour, je peux sentir les kilomètres comme s'ils étaient sensibles. Tout d'un coup, je suis loin de tout. Étrangère à tout.

Les êtres aimés s'éloignent pour un temps indéterminé. Ils se sont éparpillés de par le monde et moi, je ne sais pas ce que je fais là, je ne sais pas pourquoi nous sommes tous partis. J'ai la sensation physique de n'être nulle part.

En ce jour, plus rien n'a de sens. Comme si j'étais prisonnière d'un corps qui ne m'appartient pas dans un monde qui n'est pas le mien. Comme si j'étais contrainte d'observer cette situation sans pouvoir m'échapper, comme si j'observais de l'intérieur, mais en même temps complètement à l'extérieur. Les actions que j'accomplis machinalement n'ont plus de sens et m'exaspèrent. Je ne sais plus ce qui compte ici-bas. Je suis perdue en moi. Je ne veux plus être là maintenant.

Je ne veux plus être.

Les gens vont et viennent, les destins se croisent, font un bout de chemin, se quittent. Quel est le sens de ce ballet? Les gens qui sont dans ma vie aujourd'hui y resteront-ils? Comment se faire à ces départs incessants? Comment avoir confiance en l'avenir?

Adrien me revient à l'esprit. Adrien, mon tout premier amour. Il y a si longtemps. Parce qu'il m'a aimé de tout son cœur, mais m'a trahie quand même. Adrien que j'aimerai toujours parce que nous sommes devenus adultes ensemble, parce qu'il a transformé ma vision du monde. Adrien qui est parti malgré l'amour. Tout est différent depuis.

Rien n'est certain en ce monde.

l'avenir commun
est tellement incertain
et surtout si lointain
que je dois pour ma survie
renoncer à toi sans sursis

renoncer
au battement de mon cœur

encore une histoire sabordée
sans que je comprenne pourquoi
la vie injuste et compliquée
sans que je comprenne pourquoi

renoncer
un déchirement intérieur
écartelée par le monde extérieur
qui s'engouffre dans la brèche
béante de mon chagrin

il me reste
à t'offrir cette infinie tendresse
sans aucun autre enjeu
que de t'aider à avancer
sans aucune autre attente
que d'être à nouveau ta magicienne
et d'y trouver mon bonheur
dans le tien

"To know the pain of too much tenderness."

Kahlil Gibran

la force et la douceur de ton étreinte
être simplement chez moi dans tes bras

tes longs regards sans mot dire
être simplement chez moi dans tes yeux

malgré tant de mystère
les preuves de ton affection

le grand silence,

encore une fois

[D'Aya]

"Ethan, je ne t'ai pas encore raconté les feux d'artifice du premier août sur le Léman. Imagine le lac sombre et tranquille, entouré de ses hautes montagnes qui se découpent en noir bien plus noir que le ciel. Les petites lumières de la vie humaine scintillent sur les flancs des montagnes, concentrées à leurs pieds, en révérence à leur majesté.

D'ici, les étoiles ne bougent plus.

Soudain, les premières explosions résonnent et les gigantesques pluies de lumières de toutes les couleurs se déploient en sphère juste au-dessus de nous. Nous sommes si près que nous avons l'impression que les gerbes de feu vont nous tomber dessus. Les adultes cessent de parler, les enfants de crier. Les eaux prennent toutes sortes de reflets chatoyants, accentués par les vaguelettes qui deviennent autant de facettes. Certains feux laissent des paillettes d'or longtemps dans le ciel, qui retombent en grands drapés. Ce sont mes préférés.

Peu à peu, le nuage de fumée formé par le lancement des fusées se développe vers les étoiles, enveloppant déjà entièrement les barges de tir. Ce nuage colossal forme comme un deuxième ciel dans le ciel, plus vrai que le vrai tout là-haut car plus près. Les feux qui continuent d'éclater illuminent cette nouvelle blancheur dans le reste du noir de la nuit. On croit voir des nébuleuses, telles que nous les montrent les images envoyées par les télescopes spatiaux, ces pépinières d'étoiles invisibles à nos yeux et dont nous sommes pourtant faits. L'artifice est parfait.

D'ici, c'est une cosmogonie à notre échelle, rendue visible pour un soir.

Dans d'autres villes sur les rives en face de nous, ou bien un peu plus loin de notre côté, les artificiers sont aussi à pied d'œuvre: on voit tout autour des feux en miniature, en écho à notre grandiose feu à nous. On applaudit seulement le nôtre, à regret d'ailleurs, espérant toujours que c'était une pause et qu'une nouvelle fusée s'apprête à décoller avec sa traînée discrète vers le firmament.

J'aime suivre la lueur de chaque fusée s'élever dans les cieux juste avant l'explosion. Ces quelques secondes pendant lesquelles on est déjà certain du bonheur à venir, pendant lesquelles on est curieux de la forme qu'il va prendre. Comme la promesse d'une nuit d'amour: on se délecte du désir qui monte et emplît petit à petit tout l'espace, on se réjouit déjà de découvrir la couleur des baisers et l'intensité lumineuse de l'étreinte.

D'ici, c'est la chambre des amants cosmiques.

Le vacarme des déflagrations dans le silence, les éclats de couleurs dans le noir, tout en relief et en contraste, cela m'émeut toujours autant, même si je ne suis plus une enfant. Sensation rare de vivre la beauté. Vivre.

D'autant plus ici, parce que c'est tous les jours chez moi.

D'autant plus ici, parce que je peux me souvenir ailleurs, dans le lointain de l'espace-temps, des feux du quatorze juillet de mon enfance, qu'on descendait voir à pied au plan d'eau du village, une petite trotte depuis notre colline haut perchée. Ces feux qui créaient chez moi une persistance rétinienne, une rémanence tellement puissante, que je voyais à la remontée de la colline des étincelles partout dans les champs et les forêts, demandant chaque minute à mes parents s'il n'y avait pas d'autres feux à aller voir par là-bas, et encore par là-bas, jusqu'à l'arrivée dans mon lit où les derniers scintillements mouraient avec mes paupières qui se fermaient."

[D'Aya]

"Cette nuit, le halo de la lune est vert. Elle brille si fort qu'elle me fait mal aux yeux."

ta lune coquelicot m'a brûlé les yeux

le lendemain

je me suis consumée à grand feu

jusqu'aux dernières cendres

le surlendemain

je me suis noyée à grande eau

jusqu'aux dernières larmes

accumulation d'angoisses intérieures

me cernant de toutes parts

déluge soudain d'incontrôlables pleurs

reddition à la panique générale

fatigue

la petite cuillère tinte sourdement sur le parquet

La petite cuillère tinte sourdement sur le parquet.

Je me penche...

... mais suspends le geste de la ramasser.

La petite cuillère est tombée.

Et les larmes se mettent à tomber, elles aussi, sourdement sur le parquet. Sans autre raison que la cuillère. Sans arrêt. Des larmes venues d'une lointaine contrée enfouie tout au fond de moi. Des larmes que je ne connais pas. Que je ne reconnais pas.

Un matin comme un autre, la vie se retire purement et simplement de moi avec le sel des larmes, comme la marée équinoxiale sur une plage absolument plate. Dans le lointain, l'océan invariablement en mouvement devient un angoissant horizon d'invisibilité. Des sanglots profonds qui secouent l'être tout entier et qui ne s'expliquent pas. Plus. Comment en arrive-t-on à ce point de rupture? Comment ne voit-on rien venir?

Un matin comme un autre, je ne sais plus rien, ne peux plus rien, ne veux plus rien. Une petite cuillère est tombée et le monde avec. Hébétée. Plus minuscule que minuscule. Incapable d'un geste ou d'une parole sensée. Vidée, littéralement.

Un matin comme un autre, tous les êtres aimés qui m'habitaient depuis toujours disparaissent sans dire au revoir. Tous ces êtres au-dedans desquels je croyais vivre. Plus personne dans mon cœur, pas même moi-même. Je ne sais pas si moi aussi ai déserté en suivant les autres ou bien si, eux partis, me saute à la gorge que je n'ai en fait jamais habité en moi-même. J'ai l'impression que les cellules de mon corps deviennent transparentes, que mon corps s'efface. Ma vie.

Un matin comme un autre, je nais une seconde fois, ou plutôt je nais enfin, dans une douleur irrationnelle, dans des pleurs inextinguibles autrement que par une drogue. Je me mets moi-même au monde, seule, ayant tout oublié de la vie, ne me rappelant plus d'aucune évidence. Misérable, aussi vulnérable qu'une prématurée hors de sa couveuse.

[D'Aya]

Écrire unilatéralement est une opération qui devient délicate. Oui, je sais, c'était il y a seulement deux semaines que nous étions à Paris. Pourtant, j'ai l'impression que cela fait déjà un siècle. Alors je commencerai ce message par mes questionnements actuels. Est-ce que je t'aide? Est-ce que je m'aide, moi, en misant sur toi? Croire en toi, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? Est-il raisonnable de faire abstraction du silence? Est-ce respectueux?

Je suis assez douée pour enfouir tout au fond de moi mes angoisses et faire semblant que tout va bien... jusqu'à ce que toutes les angoisses accumulées m'explorent d'un coup en pleine figure. C'est ce qui m'est arrivé jeudi dernier.

Ma cheffe est rentrée de ses trois semaines de vacances le mardi. J'ai alors commencé à m'effondrer. Le mercredi j'ai tenu, malgré l'immense fatigue qui s'était emparée de moi. J'ai tenu jusqu'à la séance d'équipe en fin de journée. J'ai encore tenu le soir chez les amis avec qui nous organisons l'enterrement de vie de jeune fille d'une autre amie.

Et puis le jeudi matin tout a lâché. C'était la panique générale. Trop de pressions, de responsabilités, trop de stress à gérer les catastrophes de l'exposition et les tensions au travail, trop de ce doctorat que je n'arrive pas à boucler et qui me hante depuis tant d'années, trop d'émotions, trop de toi, trop de fatigues et de doutes m'assaillant de toutes parts ont finalement eu raison de moi.

Heureusement, Lise, qui est ici comme de la famille pour moi, est venue à mon secours et a su quoi faire pour que je ne finisse pas à l'hôpital. C'est la seule et unique personne que j'avais le courage d'appeler en pleurant au téléphone. Je savais qu'elle ne paniquerait pas en entendant ma panique à moi. Je n'ai rien fait que me reposer les trois derniers jours. Lise est passée me voir chaque après-midi.

C'est étrange de te raconter cela alors que je prétends être celle qui peut t'aider.

Hier soir au bord du lac, un cygne tout blanc sur l'eau noire dormait juste devant moi, flottant dans le calme, dodelinant de la tête vers moi. Je me suis dit en souriant "tiens, on dirait Ethan". Mon inconscient continue de m'inventer des signes de ta présence. Faire abstraction du silence. Encore un peu."

Ethan répond le lendemain, quand même. Il m'explique brièvement qu'il ne tient qu'à peine la tête au-dessus de l'eau en ce moment, mais qu'il m'écrira comme il faut la semaine suivante.

[D'Aya]

"J'ai appris la natation de sauvetage au lycée. Je suis juste derrière toi pour maintenir ta frimousse hors de l'eau et que tu ne boives pas la tasse. Sauf si c'est une tasse de bon vrai café, bien entendu."

un vase de porcelaine

plus la force du moindre
mouvement
plus la capacité du moindre
raisonnement

abandonnée de tout

plus de sommeil ni d'appétit
mais des pleurs des acouphènes
mais des paniques des migraines
mais des cauchemars des insomnies
et le souffle court, si court

et tout le temps tout le temps
à chaque seconde du jour et de la nuit

ce cœur qui résonne

partout dans mon corps
partout dans mon dos sur le matelas dans
mon oreille sur l'oreiller dans mes vertèbres sur
toutes les chaises dans ma cheville sur tous les
sols dans chacun de mes doigts posés sur mon
ventre

ce cœur qui résonne

qui bat comme une sentence
celle de la vie
pour me rappeler à elle

va-t-il s'arrêter?

chaque matin me demander s'il faut l'écouter
ou le faire taire

pour de bon

les fantômes de tous les êtres
aimés une heure ou une vie
soudain évanouis de mon cœur

abandonnée de tous

vide

de tout pourtour
de tout amour

abyssal

que rien ni personne ne peut plus combler
à part moi-même
est-ce cela vivre sur terre?
une solitude?
tout le monde me dit que oui

mais alors pourquoi?

pourquoi?

se révolter contre la réalité
puis faire le deuil de l'idéal
comprendre que la solitude
est la contrepartie de la liberté à conquérir

[D'Aya]

"Je n'ai absolument aucune idée d'où tu en es dans ta vie. Dans la mienne, le médecin m'a expliqué que je fais un burn out. C'est assez dur à accepter comme diagnostic. Je ne m'y attendais pas, franchement. Je ne pensais pas que l'entier de mon piètre état pouvait venir uniquement de ma tête trop fatiguée. Le médecin m'a laissé le choix entre les anti-dépresseurs et la psychothérapie. J'ai choisi la seconde option et suis déjà allée voir une première fois un psychologue.

C'est violentissime comme démarche, mais déjà efficace. Déjà je peux me rendre compte que seul un professionnel a les outils pour m'aider. Ce n'est pas l'amitié qui va me guérir. Ni l'amour, ça, c'est certain.

Mais enfin cela fait tout de même quatre semaines que tu ne m'as pas écrit. Tu sais, je n'attends plus grand-chose, mais ton silence me fait beaucoup de peine. Lorsqu'on sait qu'un ami va mal, cela fait beaucoup trop, quatre semaines sans nouvelles.

Tu peux m'écrire en ami, en amant, en amoureux, en ce que tu veux; tu peux m'écrire un bonjour, un bonsoir, un au revoir, tout ce que tu veux; mais écris-moi, maintenant il est temps. Après, il sera trop tard. Voilà qui est dit."



[D'Aya]

"Ethan, je ne vais pas très bien. Pour avancer dans la guérison, j'ai besoin que tu écrives que notre histoire est finie."

Le même jour, Ethan écrit enfin. Il me demande pardon pour son silence, qui n'avait pas de méchant dessein. Enfin, il m'avoue qu'il n'a pas été à l'aise à Paris et qu'il doit se fier à ce sentiment. Il termine son message, ce dernier message, par cette phrase sans majuscule et sans point final:

"j'espère de tout cœur que nous avons partagé ensemble quelque chose de beau"

[D'Aya]

"Ton message est un soulagement. Le doute est enfin levé, j'en avais cruellement besoin. Ma sœur dit que j'ai un cœur en coton, alors j'étais imbibée de ton malaise parisien, mais je ne savais pas quoi en faire. Maintenant, je peux essorer mon cœur et le faire sécher pour qu'il soit plus léger. Il me reste tous les autres soucis, mais en voilà un de moins.

Ma vérité est que Paris a été le début de ma descente aux enfers à moi. Mon chaos intérieur m'a explosé en pleine figure une semaine après. Je ne savais même pas que j'avais un chaos enfoui tout au fond de moi.

Mon amitié t'est d'ores et déjà acquise. M'offres-tu ton amitié en retour? Je regretterais terriblement de perdre "quelque chose de beau". Nous continuons à nous écrire, n'est-ce pas? Calmement et sans autre enjeu que de continuer à découvrir la beauté."

C'est ce que j'ai écrit, mais ce n'est pas exactement ce que mon cœur aurait voulu me dicter. Sale habitude de ne pas assez écouter les messages vraiment importants que mon instinct m'envoie. "Quelque chose de beau." Ah bon? Les enfers sont-ils beaux? Dans les lignes d'un poète ou les couleurs d'un peintre, certainement. Mais dans la réalité?

Mais non, j'ai préféré comme toujours faire contre mauvaise fortune bon cœur, surtout ne pas confronter l'autre, surtout ne pas l'abandonner, surtout s'abandonner encore plus à lui.

C'est pourtant de cette façon qu'on perd le plus terriblement l'autre, en se perdant soi-même.



il ne me reste
de nos quelques heures parisiennes
qu'une sorte d'avidité dans tes gestes
une avidité sans plaisir
 sans partage
une avidité à vide

je crois que tu étais perdu en toi

il ne me reste
surtout
de nos premières heures bernoises
que la simple sincérité
d'un clapotis d'eau et de baisers
la seule beauté que tu m'aies montrée

je crois que c'était alors bien toi

Pendant quelques semaines, je me mets à croire que, de tout ce qui s'est passé entre Ethan et moi, je me suis seulement bercée d'illusions, que rien dans ce que j'ai interprété des dires et des gestes d'Ethan n'était aussi la réalité vécue intérieurement par lui. Je crois avoir mené un dialogue de sourds et m'être fourvoyée depuis le premier instant.

Mais non, j'en suis maintenant sûre et certaine, en relisant notre correspondance, je suis sûre qu'Ethan aussi a cru en nous pendant quelques temps. Jusqu'à ce qu'il se plonge dans son premier silence. C'est alors que quelque chose s'est brisé, son espoir, son illusion à lui, je ne sais, mais c'est alors qu'il a cessé de croire en nous.

Mon cerveau patine. Mes pensées tournent en boucle, sans arrêt, sans le moindre intérêt, sur des sujets petits ou grands, réels ou imaginaires, tournent à ma grande consternation à l'obsession incontrôlable, me laissant sans repos, sans répit.

Je me souviens qu'Ethan avait l'air tout surpris au bord de l'Aar, surpris de vivre ce que nous vivions.

Mon cerveau patine. Il ne sait plus prendre aucune décision, ne sait même plus opérer de choix, petits ou grands. Quelle brique de lait dans le rayon du magasin? Quel traitement pour se soigner?

Et il manque des mots quand j'écris. Je dois relire dix fois un message jusqu'à ce que tous les mots y soient.

Mon cerveau patine. Mes pensées tournent en boucle, sans arrêt, sans le moindre intérêt, sur des sujets petits ou grands, réels ou imaginaires, tournent
Mon cerveau patine. Il ne sait plus à ma grande consternation à prendre aucune décision, ne sait même plus opérer de choix, petits ou grands, laissant sans repos, sans répit. Quelle brique de lait dans le rayon du magasin? Quel traitement pour se soigner? Et il manque des mots quand j'écris. Je dois relire dix fois un message jusqu'à ce que tous les mots y soient. Et il manque des mots quand j'écris. Je dois relire dix fois un message jusqu'à ce que tous les mots y soient.

Je me souviens qu'Ethan avait l'air tout surpris au bord de l'Aar, surpris de vivre ce que nous vivions.

Je me souviens de notre dernier café à la gare de Berne, que je serrais très fort la main d'Ethan dans les miennes, que nous parlions de nous écrire bien, de nous écrire vraiment, que je parlais de nous revoir et qu'il trouvait fou de faire des projets alors que nous n'avions vécu que quelques heures ensemble.

Mon cerveau patine. Il ne sait plus rien, ne sait plus réfléchir, tout est ralenti. Il ne sait plus automatiquement dire bonjour, ni exactement ce qu'il faut répondre, ni entièrement ce qu'il faut comprendre, plus du tout ce qu'il faut interpréter, il ne sait plus naturellement comment être avec les autres.

Je me souviens aux larmes de ce geste si beau au bord de l'Aar, du glissement des mains d'Ethan entre et autour de mes deux mains en prière et à son tour et comme un jeu d'enfant sans fin. Mettre voluptueusement en échec le proverbe "jeu de main, jeu de vilain".

Mon cœur patine. Le monde
Je me souviens de notre dernier café
Il a quitté, il est seul et perdu,
à la gare de Berne, que je serrais
il est vide, plus qu'entièrement
très fort la main d'Ethan dans les
vide, il déborde de vide,
miennes, que nous parlions de nous
comme le temps a débordé
écrire bien, le temps nous a écrits vraiment
pour d'autres, et il en résulte.
que je parlais Ethan nous a vu et qu'il l'avait
trouvait fou de faire des projets d'abord du lac.
que nous n'avions dans que par la saison avec
Mon cerveau patine. Il ne sait
heures ensemble. Minuscules étoiles dorées qui
plus rien, ne sait plus réfléchir,
retombent comme un feu d'artifice
tout est ralenti. Il ne sait
si l'on agite l'eau, scellée d'un
plus automatiquement dire
ruban du même vert que celui du
bonjour, ni exactement ce qu'il
lac avant l'orage.
faut répondre, ni entièrement
Je trouvais le résultat très réussi
ce qu'il faut comprendre,
et, toute fière, je l'ai montré à ma
plus du tout ce qu'il faut
voisine avant de le mettre dans
interpréter, il ne sait plus
Je me souviens aux larmes de ce geste si beau
naturellement comment être
au bord de l'Adar, du glissement des mains
avec les autres.
d'Ethan entre et autour de mes deux mains en
vraiment venir d'ailleurs pour
prière et à son tour et comme un jeu d'enfant
avoir l'idée d'offrir de la flotte
sans fin. Mettre voluptueusement en échec le
pas propre du lac. Bon. Moi je le
proverbe "jeu de main, jeu de vilain".
trouvais quand même beau, mon
cadeau.

Mon cœur patine. Le monde l'a quitté, il est seul et perdu, il est vide, plus qu'entièrement vide, il déborde de vide, comme le temps a débordé pour d'autres, et il en résonne.

Je me souviens que j'ai amené à Ethan, comme il me l'avait demandé, un peu d'eau du lac. Scellée dans un petit flacon avec de minuscules étoiles dorées qui retombent comme un feu d'artifice si l'on agite l'eau, scellée d'un ruban du même vert que celui du lac avant l'orage.

Je trouvais le résultat très réussi et, toute fière, je l'ai montré à ma voisine avant de le mettre dans ma valise pour Paris. Dubitative, la voisine fit remarquer qu'il faut vraiment venir d'ailleurs pour avoir l'idée d'offrir de la flotte pas propre du lac. Bon. Moi, je le trouvais quand même beau, mon cadeau.

Mon cœur patine. Prendre le train lui coupe le souffle, il soupire d'angoisse. Le monde est trop bruyant. Après quelques minutes d'assourdissement, c'est la panique qui monte. Le monde extérieur est une agression, un rugissement effrayant.

Même le monde intérieur est devenu une agression, je n'ai plus nulle part où me réfugier: toutes les nuits dans mes cauchemars, je me fais poignarder par mes sœurs, un ami, une personne différente à chaque fois mais toujours que je connais bien, sans jamais comprendre pourquoi, étonnée de la liquidité du sang qui se répand partout. Ou bien une forme invisible vient peser sur mon corps, suffoquer mes poumons, je dois engager un combat sans merci pour ouvrir les yeux. Car dans mon sommeil, je suis consciente qu'ouvrir les yeux est le seul moyen de me libérer du poids qui m'empêche de respirer. Je me réveille haletante et transpirante de tous ces champs de bataille nocturnes, encore plus épuisée qu'avant de m'être endormie.

Je me souviens, lorsque je m'arrête à un endroit très précis au bord du Léman, de la présence d'Ethan à mon côté, tous les deux assis serrés l'un contre l'autre sur le muret de pierre, et de la chaleur de la main chaude d'Ethan posée au creux de mon dos, comme une prière de ne pas s'en aller, comme un talisman me protégeant de tout, comme l'assurance d'une éternité commune.

Mon corps patine. Trop fatigué, trop exténué. Le moindre mouvement est une courbature, la moindre sortie l'équivalent d'un marathon.

Mon corps patine. Trop fatigué, trop exténué. Le moindre mouvement est une courbature, la moindre sortie l'équivalent d'un marathon.

Et soudain, je réalise qu'Ethan n'est jamais venu au bord du Léman, que ce souvenir n'en est pas un, que ce souvenir n'est qu'un rêve appelé si fort de mes vœux que mon corps en a gardé l'empreinte physique.

Mon corps patine.
Il ne veut plus rien avaler, plus rien dire.
Il a constamment la nausée.

Il maigrit, se décharne et devient si frêle que les gens qui me connaissent me lancent de drôles de regard.

Je me souviens qu'Ethan a un creux à la place de l'estomac, dans le triangle juste sous le sternum, c'est là le plexus solaire, supposé-je sans certitude.

Ce creux étrange qui me donnait irrésistiblement envie de poser dedans mon petit poing fermé en boule, pour le combler, le compléter.

J'ai en tête cette image d'être à terre, dans la terre, d'avoir la terre au bord des lèvres, comme on dit avoir le cœur au bord des lèvres. C'est une image de désespoir et de réconfort tout à la fois. Revenir à la terre. Là d'où l'on vient et où l'on retournera. Revenir à l'origine et à l'aboutissement. À l'essentiel. Être muette aussi. La bouche pleine de terre.

Max Richter:

*Recomposed: Vivaldi's Four Seasons

je suis la feuille tout là-haut
de l'arbre tombée

les couleurs chaudes des premiers froids

décrochée par la brise
envolée dans le vent
loin
si loin de chez moi
ma sève évaporée
de sécheresse je me brise
en mille éclats
sur la terre semés

pluie
pluie
pluie
m'infuse



en poussières de soleil je reviens à la terre
je me fonds à sa chaleur
je me coule dans la sève
retrouvée
comme un poisson péché
à l'agonie retrouve son eau

je suis le bourgeon tout là-haut
de l'arbre ressuscité
sur l'arbre encore recroquevillé

les couleurs fraîches des premières chaleurs

Quelques semaines plus tard, je me décide à recontacter Ethan. Des filets d'eau ont recommencé de couler sous les ponts. J'aimerais que nous nous écrivions encore, qu'il m'inspire à nouveau. Car tout le monde n'est pas un sujet d'inspiration. Que nous restions amis. Pour de vrai. Que je puisse encore le connaître, le reconnaître: son être m'intéresse dans l'absolu, même si l'amour n'est plus.

"J'ai parfois réussi à transformer l'amour en amitié. Parce que les gens que j'ai aimés un jour sincèrement et absolument seront toujours pour moi des êtres chers, quel que soit le cours de nos vies."

J'insiste sur l'amitié. C'est ma dernière carte, ma dernière tentative de ne pas perdre Ethan en entier. J'insiste. Je lui demande qu'il dise oui ou non, mais qu'il le dise.



mais le silence

alors j'aimerais que tu me dises au revoir

trébucher de mois en mois
sur tous les émois
du passé du présent du futur
aller d'espoir au loin en désespoir si près
à tâtons à croupetons
de plus en plus profond dans le passé
de plus en plus à fond dans le présent
et survivre
aux chocs soudains de la conscience
à la déréalisation
de toute une vie
de toutes les vies

Je réapprends à marcher, hésitante, avec moi-même et avec les autres et avec le monde, pas à pas. La vie revient m'habiter, cellule par cellule, l'instinct fait son œuvre. Il revient lui aussi, après avoir été désappris pendant si longtemps, me semble-t-il.

Il faut réparer les amitiés, réinvestir sainement le métier, se désengager des relations nuisibles, établir les limites, apprendre à dire non sans mauvaise conscience. Réussir à se débarrasser des stigmates du burn out dans les yeux des autres, leur faire comprendre que ce qui a été une vulnérabilité extrême est devenu une force à toute épreuve.

Tout cela accompli, j'ai le sentiment d'être guérie, de n'avoir jamais été aussi bien, en fait, d'être proche d'une sorte de victoire.

Aya 2.0, système d'exploitation mis à jour, pare-feu activé, antivirus téléchargé. Moi qui avais l'impression tenace de n'avoir jamais décidé de ma vie que sous des pressions sociales et des conjonctures aléatoires, d'être passée à côté de ma vie pour parler clairement, je comprends désormais le sens de l'expression "profiter de la vie".

Victoire de courte durée.

Il reste en fait le plus important à régler: ce qui n'est pas visible tant c'est un formatage profond, tant c'est une pression intégrée inconsciemment, tant c'est une altération subtile de l'identité. La famille.

Il suffit d'un voyage tous ensemble, parents et enfants réunis au complet après de nombreuses années de dispersion, pour que le schéma des relations distordues se reforme. Les dominations implicites m'apparaissent soudain clairement. Les perversions coutumières aussi. Dans de minuscules événements qui pourraient paraître insignifiants d'un point de vue extérieur, mais qui, répétés de jour en jour, et cela depuis des années, sont devenus d'insondables misères.

La prison intangible m'étouffe comme avant, quinze ans plus tôt, à l'âge de l'adolescence. Aucun moyen d'en scier les barreaux. J'ai beau essayer de me faire entendre, je ne fais que m'égosiller face à des sourds. Je sens comme quinze ans plus tôt le poids du monde sur mes épaules et ne peux le partager avec personne.

Il suffit de deux semaines tous ensemble pour que le microcosme de promiscuité destructrice se réorganise. Mais je suis la seule à le percevoir. Je vois toute ma vie sous un angle inédit où tout s'explique, tout s'explique même et surtout le poids du monde sur mes épaules. Mais je suis la seule avec ma nouvelle clairvoyance. Et lorsque j'essaie de me désengluier de la toile d'araignée finement tissée autour de moi, c'est pour me retrouver accusée d'être asociale et égoïste.

"Toi, tu es une, et nous, nous sommes quatre."

Quand je rentre de ces deux semaines de vacances en Espagne avec mes parents et mes deux sœurs, je régresse de plusieurs étapes dans la guérison du burn out.

Le coup de grâce est porté, quelques semaines après l'épisode des vacances, par mon oncle, qui essaie de me convaincre de répondre aux insistantes missives parentales en m'assénant que, si je ne le fais pas, cela ne peut avoir qu'une signification: je suis indifférente aux souffrances des autres. À ces mots, un poignard se plante dans mon cœur. La douleur est bien réelle, physique, mon cœur syncope.

Le choc est si brutal qu'il me projette pendant deux mois dans une réalité parallèle. Tout du monde m'arrive comme en sourdine. Je me sens creuser de la tête aux pieds et ne perçois qu'un lointain écho de l'extérieur, qui résonne très faiblement dans mon vide intérieur.

L'amour pour la vie qui avait tout juste commencé à poindre a de nouveau disparu complètement.

Mon cœur est temporairement empierré, exactement comme on a voulu m'en blâmer.

Et surtout, je me sens orpheline. Orpheline de toute famille, alors que ses membres vivent tous à quelques centaines de kilomètres. Orpheline, oui, pour de vrai. Je suis habitée par une enfant de deux ou trois ans qui a été laissée à elle-même, qui tend les bras pour un peu d'affection, sans réussir à l'obtenir, qui alors ne comprend pas ce qu'elle fait ici sur terre, ne comprend pas qui sont ces humains qui l'ont fabriquée pour rien.

Je suis habitée par l'origine de mon désespoir de la vie. L'amertume du poison de celle qu'on qualifie de cadeau. J'ai ce goût dans la bouche depuis si longtemps que je pensais qu'il m'était propre. Mais non. C'est plus insidieux. Ce n'est pas le goût, c'est l'absence de goût, la lie de la vie qui reste après qu'elle ait été vidée de son sens.

Il me faudra de nombreux mois avant de reprendre contact avec ma famille, plus d'une année pour la revoir. Le temps de résister au chantage affectif des uns et des autres. De ne pas céder à la culpabilité que l'on veut par tous les moyens me faire éprouver. De ne pas rentrer comme d'habitude dans le cercle vicieux de la dépendance affective.

De faire accepter que oui, je suis une. Le reproche que l'on a voulu me faire entendre là-dedans, je l'interprète comme un compliment.

Le temps de comprendre que toutes ces erreurs ressassées dans mes relations aux autres, tous ces comportements inadéquats, n'étaient pas intrinsèques à ma personnalité. Je les reproduisais par imitation depuis l'enfance, par adaptation à des environnements particuliers, la famille, mais aussi l'école, le collège, l'université, tous ces univers de formation dans lesquels l'appartenance à des groupes peut amener à oublier son identité.

Je les faisais subir à d'autres en retour, prolongeant le cercle vicieux des dépendances et chantages affectifs.

Le temps de comprendre qu'il n'est pas trop tard pour mettre fin à ce carnage et me réveiller en sachant enfin qui je suis.

Je ne serai plus jamais la petite fille modèle qui fait tout comme il faut sans jamais broncher. Je ne serai plus jamais cette adolescente qui n'a pas trouvé d'autre moyen de communiquer sa détresse qu'en se laissant mourir de faim. Je ne serai plus jamais cette thésarde terrifiée d'abandonner parce qu'on ne lui a pas appris comment bien échouer. Je ne serai plus jamais cette employée qui s'immisce dans toutes les tâches de ses collègues par peur d'être oubliée. Je ne serai plus jamais cette amoureuse pathétique.

Voilà.

Mettre fin à ce cycle infernal de dysfonctionnements, réitéré jusqu'à la lassitude extrême.

Le temps d'achever la longue lutte de la différenciation: ne plus ressembler, ne plus ressembler à personne d'autre que soi. Longue lutte de définition contre et non avec les êtres antérieurs, au point de ne plus rien avoir de commun avec eux, de leur être complètement étrangère, pour tout reconstruire à neuf.

Le temps de ne plus m'excuser pour ce dont je ne suis pas responsable. Le temps d'être en colère contre ceux qui me l'ont fait croire.

Le temps, surtout, de couper ces derniers cordons ombilicaux, récalcitrants, qui me tenaient jusque là comme une pendue au-dessus du monde, les pieds raclant avec acharnement la surface de la terre sans jamais réussir à la toucher.

Le temps de comprendre que je cherchais depuis si longtemps à combler un vide intérieur par des relations qui ne le rempliraient jamais, parce qu'il est impossible de s'abreuver aux autres sans avoir d'abord étanché la soif de soi. Je n'ajoutais que des abysses à ce vide en creusant mes dépendances aux autres et en entraînant ces malheureux au fond avec moi.

Orpheline. Je ne peux pas savoir si l'image de l'enfant vainement en quête d'affection est un souvenir véridique ou non. Mais ce sentiment d'abandon est véritable. C'est lui qui me donne la rage de m'en sortir: la certitude de ne rien devoir à personne. Plus qu'un sentiment, c'est devenu un fait. Un respect gagné à mes yeux et à celui des autres une fois pour toutes, simplement par la distance. Le temps de naître, toute seule, pour de bon, sans l'influence de quiconque. Indéfectiblement.

Cette vie, maintenant, qui a pris quelque goût, autre que celui de la lie. Pas celui du champagne, non, holà, ni même celui d'un sirop de menthe. Mais peut-être celui d'un thé rouge très peu infusé. Un imperceptible goût de terre fumée qui restera dans ma gorge le temps que je m'habitue à lui et peut-être le temps que j'aie envie de plus fort.

Si l'on m'avait laissé le choix, j'aurais préféré ne pas naître. Surtout qu'on me foute la paix! C'est ce que je pensais en moi-même depuis aussi longtemps qu'il m'en souvînt.

Seulement maintenant, parce que j'ai parcouru depuis plus d'une année les sentiers escarpés, affolants et réjouissants de la liberté, quelque chose a cédé en moi et a laissé entrer un rai de lumière: peut-être, un jour, j'aimerai la vie. Peut-être.

Ce n'est pas un acquis, juste une possibilité.

Je suis un accident.

Je suis la raison pour laquelle mes parents se sont mariés. Pour laquelle j'ai deux petites sœurs. Pour laquelle nous sommes une famille. Comme le commencement fut fortuit, il fallut déployer de grands efforts. Pour que cela tienne. Pour que tout soit parfait. Pour que JE sois parfaite.

Le poids du monde sur mes épaules.

Aujourd'hui, je suis libre. Je suis seule aussi. Je suis seule POUR être libre. La solitude est la contrepartie de la liberté.

Je suis un esprit.

Un cœur. Un corps. Un ventre.

Aujourd'hui, je ne suis personne d'autre que moi-même.

Je suis immense de l'univers et minuscule de moi-même.

Je suis blanche comme un fantôme. Mon cœur est rouge de colère et bleu de tous les bleus à mon âme. Mais il est surtout orange comme la pleine lune. Mon ventre est jaune comme le soleil d'été. Mes mots peuvent être noirs comme le charbon ou roses comme des caresses. Je suis toutes les couleurs de l'humanité et c'est mon héritage plus que tout autre.

Ce temps pendant lequel je suis, enfin, devenue Aya.

Deux ans après tous ces événements, je suis de passage à Berne un matin, pour mon travail. Par le plus grand des hasards (mis en œuvre sans aucun doute par mon subconscient), je porte ce matin-là la même jupe que celle dans laquelle j'ai rencontré Ethan à Art[e]Science, une jupe bleu marine faite de beaucoup de tissu qui virevolte dans un friselis délicieux lorsque je descends vite des escaliers.

Le hasard, toujours lui, veut que le chemin qui me mène de la gare à mon rendez-vous passe par l'endroit exact de la première soirée que j'ai passée avec Ethan, au bord de l'Aar. Les ordures qui débordent des poubelles – cadavres risibles d'une nuit festive – et la couleur éteinte des gros bouillons de l'Aar après la pluie rendent toute sa trivialité à un lieu qui, malgré tout, demeure toujours aussi magique dans mon souvenir.

Étonnamment, ce retour à la banalité me fait intensément plaisir.



Car deux ans plus tard, c'est une nouvelle Aya qui regarde l'Aar. Une Aya qui a décidé de lutter pour s'en sortir. Cela m'a pris toute une année, mais je m'en suis sortie vaillamment. De cette renaissance extrêmement douloureuse, j'ai tiré une force dont je m'étais crue incapable jusqu'alors. Une confiance en moi dont j'avais jusqu'alors douté. Une clarté d'esprit que je n'avais jamais égalée.

Comment ai-je pu vivre auparavant avec autant de brouillard dans la tête, si longtemps sans m'en rendre compte? Une énergie que je sais désormais équilibrer. Comment ai-je pu vivre auparavant dans un pareil état de fatigue, si longtemps sans m'en rendre compte?

C'est une Aya toute nouvelle qui peut admirer dans les bouillons de l'Aar combien l'eau a passé sous les ponts.

Je me souviens de la voix d'Ethan, grave, légèrement effacée, de son accent étrange, de ses intonations un peu saccadées et un peu chantantes tout à la fois, aussi pleines de charme et de mystère que l'entier de son être, aussi pleines de contradictions.

Cette voix que j'ai redécouverte bien plus tard sur internet dans une émission de radio pour laquelle Ethan joue une voix-off, cette voix que je n'ai pas reconnue tellement elle sonne différemment de celle que j'ai connue. C'est la voix d'Ethan en version originale, dans sa langue maternelle.

C'est la voix d'un inconnu.



Fiona Daniel: Départ



A large teal left parenthesis on the left and a large teal right parenthesis on the right, both with a slight shadow effect, framing the title text.

Les impatientes

Héloïse Pocry

texte et mise en page

Alina Weber

couverture et feuilles

Rosalie Vasey

collages

Fiona Daniel

musique originale



Remerciements

L'art ne surgit pas sans la vie.
La fiction ne naît pas sans
l'inspiration. Merci en premier
à celles et ceux qui en sont les
sources.

Merci à Alina Weber et Rosalie Vasey
d'avoir collisionné leurs univers visuels avec
mon univers de mots. Merci à Fiona Daniel
pour son inoubliable touche musicale.

Merci à Sonia Baechler et Antoine Jaccoud
de m'avoir encouragée. Merci à Antoine
Stübi, Anouck Vionnet, Claire-Lise Fallab,
Héloïse Schibler, Magdalena Czartoryjska
Meier, Patricia Leroy, ainsi qu'à celles et
ceux qui ont soutenu mon projet.

Merci à toute ma famille. Merci à Flávio
Dias et Xavier Vasseur. Merci au Léman.



Le contenu textuel, visuel, musical et graphique de *L'onde impatiente* est protégé par le droit d'auteur. Merci de le respecter.

ISBN 978-2-8399-2305-7

© Les impatientes, 2017